



Fotocopias 9 est constitué d'extraits d'un seul texte : De la Démocratie en Amérique de Tocqueville, publié en 1835. J'ai lu ce livre en voulant comprendre mon manque d'engagement politique, et le chapitre II que je présente ici dans son intégralité, a particulièrement répondu à mon attente. Sur de trop nombreux sujets politiques, je n'arrive pas à me faire d'avis, je ne m'informe pas, je suis convaincue par quiconque se montre convaincant, suspicieuse des opinions trop extrêmes ou trop éloignées de la majorité. Jamais cette hésitation à me positionner ne m'a été aussi handicapante qu'au moment où le vaccin contre le Covid 19 est arrivé. Côtéant des personnes aux avis très divergents mais aussi très tranchés, avec preuves irréfutables à l'appui, j'étais ballotée entre faire confiance ou se méfier de l'Etat. Après plusieurs semaines de torture psychologique lors desquelles je tentais vainement de me convaincre d'un savoir qui m'étais intellectuellement inaccessible - car je ne suis pas experte scientifique - je me suis sentie soulagée lorsque le choix a laissé la place à l'obligation. J'ai pu me rendre à l'Etat, et me scandaliser de cet assujettissement. Ce Fotocopias a pour volonté d'alimenter le débat sur la démocratie comme forme de gouvernance, répondre à la paralysie d'investissement politique actuelle et éclairer sur les possibles horizons politiques à venir.

Clélia GUY

FOTOCOPIAS  
9  
été 2021



L'Amérique d'aujourd'hui reste assez semblable à celle qu'avait décrite Tocqueville : la passion de l'égalité des conditions n'y est nullement éteinte, même si elle s'accommodait d'une grande disparité entre les revenus et les fortunes : l'individualisme continue d'y coexister avec une forte pression conformiste de l'opinion publique ; et le règne de la majorité reste contrebalancé par une importance politique du juge sans équivalent en Europe. P7 (Préface de Philippe Raynaud)

Là où en France, la cause de la liberté politique semble opposée à celle de la religion, l'Amérique a réussi à combiner l'« esprit de liberté » et l'« esprit de religion ». P14 (Préface)

La domination de la majorité se traduit ainsi par un despotisme de type nouveau, dans lequel le pouvoir est d'autant plus puissant qu'il n'est pas situé dans un individu ou dans un groupe social : elle « immatérialise » le despotisme, et elle met « l'esprit de cour à la portée du plus grand nombre » en multipliant les flatteurs. P18 (Préface)

L'égalité, en effet, a pour effet de ruiner la légitimité des autorités traditionnelles, et cette évolution, qui favorise du même coup les pensées différentes de celles de la masse, ce qui explique pourquoi, faute de pouvoir penser par lui-même sur tous les sujets, l'individu démocratique s'en remet le plus souvent à l'« opinion publique » pour penser à sa place. P19 (Préface)

Cela ne signifie nullement que, dans les démocraties, les rapports entre les classes soient toujours plus aisés ou plus chaleureux : l'incertitude sur les statuts pousse au contraire les puissants à marquer artificiellement leur distance avec leurs inférieurs là où, au contraire, la stabilité des rapports de dépendance favorisait une certaine familiarité et des attachements réels dont témoigne largement la comédie, de Plaute à Molière. P23 (Préface)

L'individualisme ne se confond pas avec l'« égoïsme », qui est de tous les temps : c'est un « sentiment réfléchi et paisible » qui naît d'un « jugement erroné » produit par l'expérience démocratique et qui conduit les citoyens à se désintéresser des affaires publiques et à se retirer dans leur sphère privée. P26 (Préface)

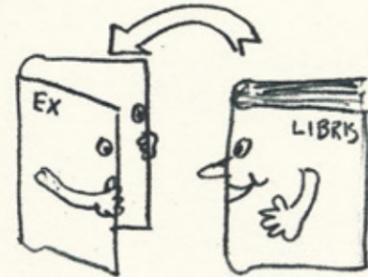
Lorsqu'on parcourt les pages de notre

histoire, on ne rencontre pour ainsi dire pas de grands événements qui depuis sept cents ans n'aient tourné au profit de l'égalité.

Les croisades et les guerres des Anglais déciment les nobles et divisent leurs terres ; l'institution des communes introduit la liberté démocratique au sein de la monarchie féodale ; la découverte des armes à feu égalise le vilain

riche, qui se découvre, présente à la fortune mille routes nouvelles, et livre à l'obscur aventurier les richesses et le pouvoir. P36

Mais je pense que la centralisation administrative n'est propre qu'à énerver les peuples qui s'y soumettent, parce qu'elle tend sans cesse à diminuer parmi eux l'esprit de cité. P64



et le noble sur le champ de bataille ; l'imprimerie offre d'égales ressources à leur intelligence ; la poste vient déposer la lumière sur le seuil de la cabane du pauvre comme à la porte des palais ; le protestantisme soutient que tous les hommes sont également en état de trouver le chemin du ciel. L'Amé-

En Amérique, tant que la majorité est douteuse, on parle ; mais dès qu'elle s'est irrévocablement prononcée, chacun se tait, et amis comme ennemis semblent alors s'attacher de concert à son char. P94

Chez les nations les plus fières de l'ancien monde, on a publié des ouvrages destinés à peindre fidèlement les vices et les ridicules des contemporains ; La Bruyère habitait le palais de Louis XIV quand il composa son chapitre sur les grands, et Molière critiquait la cour dans des pièces qu'il faisait représenter devant les courtisans. Mais la puissance qui domine aux Etats-Unis n'en-

du foyer domestique et non loin de la couche nuptiale. C'est là que les hommes conçoivent le mépris des liens naturels et des plaisirs permis, le goût du désordre, l'inquiétude du cœur, l'instabilité des désirs. Agité par les passions tumultueuses qui ont souvent troublé sa propre demeure, l'Européen ne se soumet qu'avec peine aux pouvoirs législateurs de l'Etat. Lorsque,

peine à régler ses opinions aussi bien que ses goûts. P106

Ainsi donc, en même temps que la loi permet au peuple américain de tout faire, la religion l'empêche de tout concevoir et lui défend de tout oser. P108

Il en est d'autres qui voient dans la république un état permanent et tranquille, un but nécessaire vers lequel les idées et les moeurs entraînent chaque jour les sociétés modernes, et qui voudraient sincèrement préparer les hommes à être libres. Quand ceux-là attaquent les croyances religieuses, ils suivent leurs passions et non leurs intérêts. C'est le despotisme qui peut se passer de la foi, mais non la liberté. P109

Que faire d'un peuple maître de lui-même, s'il n'est pas soumis à Dieu ? P110

Les hommes ont en général besoin de grands et constants efforts pour créer des maux durables ; mais il est un mal qui pénètre dans le monde furtivement : d'abord on l'aperçoit à peine au milieu des abus ordinaires du pouvoir ; il commence avec un individu dont l'histoire ne conserve pas le nom ; on le dépose comme un germe maudit sur quelque point du sol ; il se nourrit ensuite de lui-même, s'étend sans effort, et croît naturellement avec la société qui l'a reçu : ce mal est l'esclavage. P129

Ce n'est pas dans l'intérêt des nègres, mais dans celui des blancs, qu'on détruit l'esclavage aux Etats-Unis. [...] Les provinces qui ne possédaient pour ainsi dire point d'esclaves croissaient en population, en richesse et en bien-être, plus rapidement que celles qui en avaient. P133-134

Sur la rive gauche de l'Ohio, le travail se confond avec l'idée de l'esclavage ; sur la rive droite, avec celle du bien-être et des progrès ; là il est dégradé, ici on l'honore ; sur la rive gauche du fleuve, on ne peut trouver d'ouvriers appartenant à la race blanche, ils craindraient de ressembler à des esclaves ; il faut s'en rapporter aux soins des nègres ; sur la rive droite on chercherait en vain un oisif : le blanc étend à tous les travaux son activité et son intelligence. P136

## CHAPITRE II



### De la source principale des croyances chez les peuples démocratiques

Le manuscrit préparatoire de la *Démocratie en Amérique* nous apprend que Tocqueville a voulu montrer ici « comment l'égalité parvient à la longue à borner la raison individuelle dont elle favorise l'essor ». Tocqueville s'inscrit ici dans un courant très large qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, insiste sur la nécessité de croyances communes pour préserver le lien social : c'est l'idée qui chemine des contre-révolutionnaires à Auguste Comte en passant par les premiers socialistes. Pour Tocqueville, cependant, ces idées communes n'ont pas toujours besoin de s'incarner dans une autorité supérieure, et la démocratie montre au contraire comment le pouvoir de l'opinion publique naît de ce qu'on pourrait appeler la *dialectique de l'émancipation individuelle* : « A mesure que les citoyens deviennent plus égaux et plus semblables, le penchant de chacun à croire aveuglément un certain homme ou une certaine classe diminue. La disposition à en croire la masse augmente, et c'est de plus en plus l'opinion qui mène le monde. » Le risque spécifique de la démocratie est donc moins l'anarchie que le conformisme : Tocqueville reprend ici à propos du « mouvement intellectuel » la même analyse qui lui avait permis d'analyser la « tyrannie de la majorité » (voir plus haut, DA, I, II, chap. VII).

Les croyances dogmatiques sont plus ou moins nombreuses suivant les temps. Elles naissent de différentes manières et peuvent changer de forme et d'objet ; mais on ne saurait faire qu'il n'y ait pas de croyances dogmatiques, c'est-à-dire d'opinions que les hommes reçoivent de confiance et sans les discuter. Si chacun entreprenait lui-même de former toutes ses opinions et de poursuivre

tend point qu'on la joue. Le plus léger reproche la blesse, la moindre vérité piquante l'effarouche ; et il faut qu'on loue depuis les formes de son langage jusqu'à ses plus solides vertus. P96

En Europe, presque tous les désordres de la société prennent naissance autour

au sortir des agitations du monde politique, l'Américain rentre au sein de sa famille, il y rencontre aussitôt l'image de l'ordre et de la paix. Là, tous ses plaisirs sont simples et naturels, ses joies innocentes et tranquilles ; et comme il arrive au bonheur par la régularité de la vie, il s'habitue sans

L'Amérique d'aujourd'hui reste assez semblable à celle qu'avait décrite Tocqueville : la passion de l'égalité des conditions n'y est nullement éteinte, même si elle s'accommode d'une grande disparité entre les revenus et les fortunes : l'individualisme continue d'y coexister avec une forte pression conformiste de l'opinion publique ; et le règne de la majorité reste contrebalancé par une importance politique du juge sans équivalent en Europe. P7 (Préface de Philippe Raynaud)

Là où en France, la cause de la liberté politique semble opposée à celle de la religion, l'Amérique a réussi à combiner l'« esprit de liberté » et l'« esprit de religion ». P14 (Préface)

La domination de la majorité se traduit ainsi par un despotisme de type nouveau, dans lequel le pouvoir est d'autant plus puissant qu'il n'est pas situé dans un individu ou dans un groupe social : elle « immatériatise » le despotisme, et elle met « l'esprit de cour à la portée du plus grand nombre » en multipliant les flatteurs. P18 (Préface)

L'égalité, en effet, a pour effet de ruiner la légitimité des autorités traditionnelles, et cette évolution, qui favorise du même coup les pensées différentes de celles de la masse, ce qui explique pourquoi, faute de pouvoir penser par lui-même sur tous les sujets, l'individu démocratique s'en remet le plus souvent à l'« opinion publique » pour penser à sa place. P19 (Préface)

Cela ne signifie nullement que, dans les démocraties, les rapports entre les classes soient toujours plus aisés ou plus chaleureux : l'incertitude sur les statuts pousse au contraire les puissants à marquer artificiellement leur distance avec leurs inférieurs là où, au contraire, la stabilité des rapports de dépendance favorisait une certaine familiarité et des attachements réels dont témoigne largement la comédie, de Plaute à Molière. P23 (Préface)

L'individualisme ne se confond pas avec l'« égoïsme », qui est de tous les temps : c'est un « sentiment réfléchi et paisible » qui naît d'un « jugement erroné » produit par l'expérience démocratique et qui conduit les citoyens à se désintéresser des affaires publiques et à se retirer dans leur sphère privée. P26 (Préface)

Lorsqu'on parcourt les pages de notre

histoire, on ne rencontre pour ainsi dire pas de grands événements qui depuis sept cents ans n'aient tourné au profit de l'égalité. Les croisades et les guerres des Anglais déciment les nobles et divisent leurs terres ; l'institution des communes introduit la liberté démocratique au sein de la monarchie féodale ; la découverte des armes à feu égalise le vilain

rique, qui se découvre, présente à la fortune mille routes nouvelles, et livre à l'obscur aventurier les richesses et le pouvoir. P36

Mais je pense que la centralisation administrative n'est propre qu'à énerver les peuples qui s'y soumettent, parce qu'elle tend sans cesse à diminuer parmi eux l'esprit de cité. P64

isolément la vérité dans des chemins frayés par lui seul, il n'est pas probable qu'un grand nombre d'hommes dût jamais se réunir dans aucune croyance commune.

Or il est facile de voir qu'il n'y a pas de société qui puisse prospérer sans croyances semblables, ou plutôt il n'y en a point qui subsistent ainsi ; car, sans idées communes, il n'y a pas d'action commune, et, sans action commune, il existe encore des hommes, mais non un corps social. Pour qu'il y ait société, et, à plus forte raison, pour que cette société prospère, il faut donc que tous les esprits des citoyens soient toujours rassemblés et tenus ensemble par quelques idées principales ; et cela ne saurait être, à moins que chacun d'eux ne vienne quelquefois puiser ses opinions à une même source et ne consente à recevoir un certain nombre de croyances toutes faites.

Si je considère maintenant l'homme à part, je trouve que les croyances dogmatiques ne lui sont pas moins indispensables pour vivre seul que pour agir en commun avec ses semblables.

Si l'homme était forcé de se prouver à lui-même toutes les vérités dont il se sert chaque jour, il n'en finirait point ; il s'épuiserait en démonstrations préliminaires sans avancer ; comme il n'a pas le temps, à cause du court espace de la vie, ni la faculté, à cause des bornes de son esprit, d'en agir ainsi, il en est réduit à tenir pour assurés une foule de faits et d'opinions qu'il n'a eu ni le loisir ni le pouvoir d'examiner et de vérifier par lui-même, mais que de plus habiles ont trouvés ou que la foule adopte. C'est sur ce premier fondement qu'il élève lui-même l'édifice de ses propres pensées. Ce n'est pas sa volonté qui l'amène à procéder de cette manière ; la loi inflexible de sa condition l'y contraint.

Il n'y a pas de si grand philosophe dans le monde qui ne croie un million de choses sur la foi d'autrui, et qui ne suppose beaucoup plus de vérités qu'il n'en établit.

Ceci est non seulement nécessaire, mais désirable. Un homme qui entreprendrait d'examiner tout par lui-même

et le noble sur le champ de bataille ; l'imprimerie offre d'égaux ressources à leur intelligence ; la poste vient déposer la lumière sur le seuil de la cabane du pauvre comme à la porte des palais ; le protestantisme soutient que tous les hommes sont également en état de trouver le chemin du ciel. L'Amé-

En Amérique, tant que la majorité est douteuse, on parle ; mais dès qu'elle s'est irrévocablement prononcée, chacun se tait, et amis comme ennemis semblent alors s'attacher de concert à son char. P94

Chez les nations les plus fières de l'ancien monde, on a publié des ouvrages destinés à peindre fidèlement les vices et les ridicules des contemporains ; La Bruyère habitait le palais de Louis XIV quand il composa son chapitre sur les grands, et Molière critiquait la cour dans des pièces qu'il faisait représenter devant les courtisans. Mais la puissance qui domine aux Etats-Unis n'en-

du foyer domestique et non loin de la couche nuptiale. C'est là que les hommes conçoivent le mépris des liens naturels et des plaisirs permis, le goût du désordre, l'inquiétude du cœur, l'instabilité des désirs. Agité par les passions tumultueuses qui ont souvent troublé sa propre demeure, l'Européen ne se soumet qu'avec peine aux pouvoirs législateurs de l'Etat. Lorsque,

peine à régler ses opinions aussi bien que ses goûts. P106

Ainsi donc, en même temps que la loi permet au peuple américain de tout faire, la religion l'empêche de tout concevoir et lui défend de tout oser. P108

Il en est d'autres qui voient dans la république un état permanent et tranquille, un but nécessaire vers lequel les idées et les mœurs entraînent chaque jour les sociétés modernes, et qui voudraient sincèrement préparer les hommes à être libres. Quand ceux-là attaquent les croyances religieuses, ils suivent leurs passions et non leurs intérêts. C'est le despotisme qui peut se passer de la foi, mais non la liberté. P109

Que faire d'un peuple maître de lui-même, s'il n'est pas soumis à Dieu ? P110

Les hommes ont en général besoin de grands et constants efforts pour créer des maux durables ; mais il est un mal qui pénètre dans le monde furtivement : d'abord on l'aperçoit à peine au milieu des abus ordinaires du pouvoir ; il commence avec un individu dont l'histoire ne conserve pas le nom ; on le dépose comme un germe maudit sur quelque point du sol ; il se nourrit ensuite de lui-même, s'étend sans effort, et croît naturellement avec la société qui l'a reçu : ce mal est l'esclavage. P129

Ce n'est pas dans l'intérêt des nègres, mais dans celui des blancs, qu'on détruit l'esclavage aux Etats-Unis. [...] Les provinces qui ne possédaient pour ainsi dire point d'esclaves croissaient en population, en richesse et en bien-être, plus rapidement que celles qui en avaient. P133-134

Sur la rive gauche de l'Ohio, le travail se confond avec l'idée de l'esclavage ; sur la rive droite, avec celle du bien-être et des progrès ; là il est dégradé, ici on l'honore ; sur la rive gauche du fleuve, on ne peut trouver d'ouvriers appartenant à la race blanche, ils craindraient de ressembler à des esclaves ; il faut s'en rapporter aux soins des nègres ; sur la rive droite on chercherait en vain un oisif : le blanc étend à tous les travaux son activité et son intelligence. P136

II - DE LA SOURCE PRINCIPALE DES CROYANCES... 155

ne pourrait accorder que peu de temps et d'attention à chaque chose ; ce travail tiendrait son esprit dans une agitation perpétuelle qui l'empêcherait de pénétrer profondément dans aucune vérité et de se fixer avec solidité dans aucune certitude. Son intelligence serait tout à la fois indépendante et débile. Il faut donc que, parmi les divers objets des opinions humaines, il fasse un choix et qu'il adopte beaucoup de croyances sans les discuter, afin d'en mieux approfondir un petit nombre dont il s'est réservé l'examen.

Il est vrai que tout homme qui reçoit une opinion sur la parole d'autrui met son esprit en esclavage ; mais c'est une servitude salutaire qui permet de faire un bon usage de la liberté.

Il faut donc toujours, quoi qu'il arrive, que l'autorité se rencontre quelque part dans le monde intellectuel et moral. Sa place est variable, mais elle a nécessairement une place. L'indépendance individuelle peut être plus ou moins grande ; elle ne saurait être sans bornes. Ainsi, la question n'est pas de savoir s'il existe une autorité intellectuelle dans les siècles démocratiques, mais seulement où en est le dépôt et quelle en sera la mesure.

J'ai montré dans le chapitre précédent comment l'égalité des conditions faisait concevoir aux hommes une sorte d'incrédulité instinctive pour le surnaturel, et une idée très haute et souvent fort exagérée de la raison humaine.

Les hommes qui vivent dans ces temps d'égalité sont donc difficilement conduits à placer l'autorité intellectuelle à laquelle ils se soumettent en dehors et au-dessus de l'humanité. C'est en eux-mêmes ou dans leurs semblables qu'ils cherchent d'ordinaire les sources de la vérité. Cela suffirait pour prouver qu'une religion nouvelle ne saurait s'établir dans ces siècles, et que toutes tentatives pour la faire naître ne seraient pas seulement impies, mais ridicules et déraisonnables. On peut prévoir que les peuples démocratiques ne croiront pas aisément

tend point qu'on la joue. Le plus léger reproche la blesse, la moindre vérité piquante l'effarouche ; et il faut qu'on loue depuis les formes de son langage jusqu'à ses plus solides vertus. P96

En Europe, presque tous les désordres de la société prennent naissance autour

au sortir des agitations du monde politique, l'Américain rentre au sein de sa famille, il y rencontre aussitôt l'image de l'ordre et de la paix. Là, tous ses plaisirs sont simples et naturels, ses joies innocentes et tranquilles ; et comme il arrive au bonheur par la régularité de la vie, il s'habitue sans

L'Amérique d'aujourd'hui reste assez semblable à celle qu'avait décrite Tocqueville : la passion de l'égalité des conditions n'y est nullement éteinte, même si elle s'accommode d'une grande disparité entre les revenus et les fortunes : l'individualisme continue d'y coexister avec une forte pression conformiste de l'opinion publique ; et le règne de la majorité reste contrebalancé par une importance politique du juge sans équivalent en Europe. P7 (Préface de Philippe Raynaud)

Là où en France, la cause de la liberté politique semble opposée à celle de la religion, l'Amérique a réussi à combiner l'« esprit de liberté » et l'« esprit de religion ». P14 (Préface)

La domination de la majorité se traduit ainsi par un despotisme de type nouveau, dans lequel le pouvoir est d'autant plus puissant qu'il n'est pas situé dans un individu ou dans un groupe social : elle « immatérialise » le despotisme, et elle met « l'esprit de cour à la portée du plus grand nombre » en multipliant les flatteurs. P18 (Préface)

L'égalité, en effet, a pour effet de ruiner la légitimité des autorités traditionnelles, et cette évolution, qui favorise du même coup les pensées différentes de celles de la masse, ce qui explique pourquoi, faute de pouvoir penser par lui-même sur tous les sujets, l'individu démocratique s'en remet le plus souvent à l'« opinion publique » pour penser à sa place. P19 (Préface)

Cela ne signifie nullement que, dans les démocraties, les rapports entre les classes soient toujours plus aisés ou plus chaleureux : l'incertitude sur les statuts pousse au contraire les puissants à marquer artificiellement leur distance avec leurs inférieurs là où, au contraire, la stabilité des rapports de dépendance favorisait une certaine familiarité et des attachements réels dont témoigne largement la comédie, de Plaute à Molière. P23 (Préface)

L'individualisme ne se confond pas avec l'« égoïsme », qui est de tous les temps : c'est un « sentiment réfléchi et paisible » qui naît d'un « jugement erroné » produit par l'expérience démocratique et qui conduit les citoyens à se désintéresser des affaires publiques et à se retirer dans leur sphère privée. P26 (Préface)

Lorsqu'on parcourt les pages de notre

histoire, on ne rencontre pour ainsi dire pas de grands événements qui depuis sept cents ans n'aient tourné au profit de l'égalité. Les croisades et les guerres des Anglais déciment les nobles et divisent leurs terres ; l'institution des communes introduit la liberté démocratique au sein de la monarchie féodale ; la découverte des armes à feu égalise le vilain

rique, qui se découvre, présente à la fortune mille routes nouvelles, et livre à l'obscur aventurier les richesses et le pouvoir. P36

Mais je pense que la centralisation administrative n'est propre qu'à énerver les peuples qui s'y soumettent, parce qu'elle tend sans cesse à diminuer parmi eux l'esprit de cité. P64

aux missions divines, qu'ils se riront volontiers des nouveaux prophètes et qu'ils voudront trouver dans les limites de l'humanité, et non au-delà, l'arbitre principal de leurs croyances.

Lorsque les conditions sont inégales et les hommes dissemblables, il y a quelques individus très éclairés, très savants, très puissants par leur intelligence, et une multitude très ignorante et fort bornée. Les gens qui vivent dans les temps d'aristocratie sont donc naturellement portés à prendre pour guide de leurs opinions la raison supérieure d'un homme ou d'une classe, tandis qu'ils sont peu disposés à reconnaître l'infailibilité de la masse. Le contraire arrive dans les siècles d'égalité.

À mesure que les citoyens deviennent plus égaux et plus semblables, le penchant de chacun à croire aveuglément un certain homme ou une certaine classe diminue. La disposition à en croire la masse augmente, et c'est de plus en plus l'opinion qui mène le monde.

Non seulement l'opinion commune est le seul guide qui reste à la raison individuelle chez les peuples démocratiques ; mais elle a chez ces peuples une puissance infiniment plus grande que chez nul autre. Dans les temps d'égalité, les hommes n'ont aucune foi les uns dans les autres, à cause de leur similitude ; mais cette même similitude leur donne une confiance presque illimitée dans le jugement du public ; car il ne leur paraît pas vraisemblable qu'ayant tous des lumières pareilles, la vérité ne se rencontre pas du côté du plus grand nombre.

Quand l'homme qui vit dans les pays démocratiques se compare individuellement à tous ceux qui l'environnent, il sent avec orgueil qu'il est égal à chacun d'eux ; mais, lorsqu'il vient à envisager l'ensemble de ses semblables et à se placer lui-même à côté de ce grand corps, il est aussitôt accablé de sa propre insignifiance et de sa faiblesse.

Cette même égalité qui le rend indépendant de chacun de ses concitoyens en particulier, le livre isolé et sans défense à l'action du plus grand nombre.

et le noble sur le champ de bataille ; l'imprimerie offre d'égales ressources à leur intelligence ; la poste vient déposer la lumière sur le seuil de la cabane du pauvre comme à la porte des palais ; le protestantisme soutient que tous les hommes sont également en état de trouver le chemin du ciel. L'Amé-

En Amérique, tant que la majorité est douteuse, on parle ; mais dès qu'elle s'est irrévocablement prononcée, chacun se tait, et amis comme ennemis semblent alors s'attacher de concert à son char. P94

Chez les nations les plus fières de l'ancien monde, on a publié des ouvrages destinés à peindre fidèlement les vices et les ridicules des contemporains ; La Bruyère habitait le palais de Louis XIV quand il composa son chapitre sur les grands, et Molière critiquait la cour dans des pièces qu'il faisait représenter devant les courtisans. Mais la puissance qui domine aux Etats-Unis n'en-

du foyer domestique et non loin de la couche nuptiale. C'est là que les hommes conçoivent le mépris des liens naturels et des plaisirs permis, le goût du désordre, l'inquiétude du cœur, l'instabilité des désirs. Agité par les passions tumultueuses qui ont souvent troublé sa propre demeure, l'Européen ne se soumet qu'avec peine aux pouvoirs législateurs de l'Etat. Lorsque,

peine à régler ses opinions aussi bien que ses goûts. P106

Ainsi donc, en même temps que la loi permet au peuple américain de tout faire, la religion l'empêche de tout concevoir et lui défend de tout oser. P108

Il en est d'autres qui voient dans la république un état permanent et tranquille, un but nécessaire vers lequel les idées et les mœurs entraînent chaque jour les sociétés modernes, et qui voudraient sincèrement préparer les hommes à être libres. Quand ceux-là attaquent les croyances religieuses, ils suivent leurs passions et non leurs intérêts. C'est le despotisme qui peut se passer de la foi, mais non la liberté. P109

Que faire d'un peuple maître de lui-même, s'il n'est pas soumis à Dieu ? P110

Les hommes ont en général besoin de grands et constants efforts pour créer des maux durables ; mais il est un mal qui pénètre dans le monde furtivement : d'abord on l'aperçoit à peine au milieu des abus ordinaires du pouvoir ; il commence avec un individu dont l'histoire ne conserve pas le nom ; on le dépose comme un germe maudit sur quelque point du sol ; il se nourrit ensuite de lui-même, s'étend sans effort, et croît naturellement avec la société qui l'a reçu : ce mal est l'esclavage. P129

Ce n'est pas dans l'intérêt des nègres, mais dans celui des blancs, qu'on détruit l'esclavage aux Etats-Unis. [...] Les provinces qui ne possédaient pour ainsi dire point d'esclaves croissaient en population, en richesse et en bien-être, plus rapidement que celles qui en avaient. P133-134

Sur la rive gauche de l'Ohio, le travail se confond avec l'idée de l'esclavage ; sur la rive droite, avec celle du bien-être et des progrès ; là il est dégradé, ici on l'honore ; sur la rive gauche du fleuve, on ne peut trouver d'ouvriers appartenant à la race blanche, ils craignaient de ressembler à des esclaves ; il faut s'en rapporter aux soins des nègres ; sur la rive droite on chercherait en vain un oisif : le blanc étend à tous les travaux son activité et son intelligence. P136

Le public a donc chez les peuples démocratiques une puissance singulière dont les nations aristocratiques ne pouvaient pas même concevoir l'idée. Il ne persuade pas ses croyances, il les impose et les fait pénétrer dans les âmes par une sorte de pression immense de l'esprit de tous sur l'intelligence de chacun.

[...]

Cette omnipotence politique de la majorité aux États-Unis augmente, en effet, l'influence que les opinions du public y obtiendraient sans elle sur l'esprit de chaque citoyen ; mais elle ne la fonde point. C'est dans l'égalité même qu'il faut chercher les sources de cette influence, et non dans les institutions plus ou moins populaires que des hommes égaux peuvent se donner. Il est à croire que l'empire intellectuel du plus grand nombre serait moins absolu chez un peuple démocratique soumis à un roi, qu'au sein d'une pure démocratie ; mais il sera toujours très absolu, et, quelles que soient les lois politiques qui régissent les hommes dans les siècles d'égalité, l'on peut prévoir que la foi dans l'opinion commune y deviendra une sorte de religion dont la majorité sera le prophète.

Ainsi l'autorité intellectuelle sera différente, mais elle ne sera pas moindre ; et, loin de croire qu'elle doive disparaître, j'augure qu'elle deviendrait aisément trop grande et qu'il pourrait se faire qu'elle renfermât enfin l'action de la raison individuelle dans des limites plus étroites qu'il ne convient à la grandeur et au bonheur de l'espèce humaine. Je vois clairement dans l'égalité deux tendances : l'une qui porte l'esprit de chaque homme vers des pensées nouvelles, et l'autre qui le réduirait volontiers à ne plus penser. Et j'aperçois comment, sous l'empire de certaines lois, la démocratie éteindrait la liberté intellectuelle que l'état social démocratique favorise, de telle sorte qu'après avoir brisé toutes les entraves que lui imposaient jadis des classes ou des hommes, l'esprit humain s'enchaînerait étroitement aux volontés générales du grand nombre.

tend point qu'on la joue. Le plus léger reproche la blesse, la moindre vérité piquante l'effarouche ; et il faut qu'on loue depuis les formes de son langage jusqu'à ses plus solides vertus. P96

En Europe, presque tous les désordres de la société prennent naissance autour

au sortir des agitations du monde politique, l'Américain rentre au sein de sa famille, il y rencontre aussitôt l'image de l'ordre et de la paix. Là, tous ses plaisirs sont simples et naturels, ses joies innocentes et tranquilles ; et comme il arrive au bonheur par la régularité de la vie, il s'habitue sans

L'Amérique d'aujourd'hui reste assez semblable à celle qu'avait décrite Tocqueville : la passion de l'égalité des conditions n'y est nullement éteinte, même si elle s'accommode d'une grande disparité entre les revenus et les fortunes : l'individualisme continue d'y coexister avec une forte pression conformiste de l'opinion publique ; et le règne de la majorité reste contrebalancé par une importance politique du juge sans équivalent en Europe. P7 (Préface de Philippe Raynaud)

Là où en France, la cause de la liberté politique semble opposée à celle de la religion, l'Amérique a réussi à combiner l'« esprit de liberté » et l'« esprit de religion ». P14 (Préface)

La domination de la majorité se traduit ainsi par un despotisme de type nouveau, dans lequel le pouvoir est d'autant plus puissant qu'il n'est pas situé dans un individu ou dans un groupe social : elle « immatériatise » le despotisme, et elle met « l'esprit de cour à la portée du plus grand nombre » en multipliant les flatteurs. P18 (Préface)

L'égalité, en effet, a pour effet de ruiner la légitimité des autorités traditionnelles, et cette évolution, qui favorise du même coup les pensées différentes de celles de la masse, ce qui explique pourquoi, faute de pouvoir penser par lui-même sur tous les sujets, l'individu démocratique s'en remet le plus souvent à l'« opinion publique » pour penser à sa place. P19 (Préface)

Cela ne signifie nullement que, dans les démocraties, les rapports entre les classes soient toujours plus aisés ou plus chaleureux : l'incertitude sur les statuts pousse au contraire les puissants à marquer artificiellement leur distance avec leurs inférieurs là où, au contraire, la stabilité des rapports de dépendance favorisait une certaine familiarité et des attachements réels dont témoigne largement la comédie, de Plaute à Molière. P23 (Préface)

L'individualisme ne se confond pas avec l'« égoïsme », qui est de tous les temps : c'est un « sentiment réfléchi et paisible » qui naît d'un « jugement erroné » produit par l'expérience démocratique et qui conduit les citoyens à se désintéresser des affaires publiques et à se retirer dans leur sphère privée. P26 (Préface)

Lorsqu'on parcourt les pages de notre

histoire, on ne rencontre pour ainsi dire pas de grands événements qui depuis sept cents ans n'aient tourné au profit de l'égalité. Les croisades et les guerres des Anglais déciment les nobles et divisent leurs terres ; l'institution des communes introduit la liberté démocratique au sein de la monarchie féodale ; la découverte des armes à feu égalise le vilain

rique, qui se découvre, présente à la fortune mille routes nouvelles, et livre à l'obscur aventurier les richesses et le pouvoir. P36

Mais je pense que la centralisation administrative n'est propre qu'à énerver les peuples qui s'y soumettent, parce qu'elle tend sans cesse à diminuer parmi eux l'esprit de cité. P64

158



et le noble sur le champ de bataille ; l'imprimerie offre d'égales ressources à leur intelligence ; la poste vient déposer la lumière sur le seuil de la cabane du pauvre comme à la porte des palais ; le protestantisme soutient que tous les hommes sont également en état de trouver le chemin du ciel. L'Amé-

En Amérique, tant que la majorité est douteuse, on parle ; mais dès qu'elle s'est irrévocablement prononcée, chacun se tait, et amis comme ennemis semblent alors s'attacher de concert à son char. P94

Chez les nations les plus fières de l'ancien monde, on a publié des ouvrages destinés à peindre fidèlement les vices et les ridicules des contemporains ; La Bruyère habitait le palais de Louis XIV quand il composa son chapitre sur les grands, et Molière critiquait la cour dans des pièces qu'il faisait représenter devant les courtisans. Mais la puissance qui domine aux Etats-Unis n'en-

du foyer domestique et non loin de la couche nuptiale. C'est là que les hommes conçoivent le mépris des liens naturels et des plaisirs permis, le goût du désordre, l'inquiétude du cœur, l'instabilité des désirs. Agité par les passions tumultueuses qui ont souvent troublé sa propre demeure, l'Européen ne se soumet qu'avec peine aux pouvoirs législateurs de l'Etat. Lorsque,

peine à régler ses opinions aussi bien que ses goûts. P106

Ainsi donc, en même temps que la loi permet au peuple américain de tout faire, la religion l'empêche de tout concevoir et lui défend de tout oser. P108

Il en est d'autres qui voient dans la république un état permanent et tranquille, un but nécessaire vers lequel les idées et les mœurs entraînent chaque jour les sociétés modernes, et qui voudraient sincèrement préparer les hommes à être libres. Quand ceux-là attaquent les croyances religieuses, ils suivent leurs passions et non leurs intérêts. C'est le despotisme qui peut se passer de la foi, mais non la liberté. P109

Que faire d'un peuple maître de lui-même, s'il n'est pas soumis à Dieu ? P110

Les hommes ont en général besoin de grands et constants efforts pour créer des maux durables ; mais il est un mal qui pénètre dans le monde furtivement : d'abord on l'aperçoit à peine au milieu des abus ordinaires du pouvoir ; il commence avec un individu dont l'histoire ne conserve pas le nom ; on le dépose comme un germe maudit sur quelque point du sol ; il se nourrit ensuite de lui-même, s'étend sans effort, et croît naturellement avec la société qui l'a reçu : ce mal est l'esclavage. P129

Ce n'est pas dans l'intérêt des nègres, mais dans celui des blancs, qu'on détruit l'esclavage aux Etats-Unis. [...] Les provinces qui ne possédaient pour ainsi dire point d'esclaves croissaient en population, en richesse et en bien-être, plus rapidement que celles qui en avaient. P133-134

Sur la rive gauche de l'Ohio, le travail se confond avec l'idée de l'esclavage ; sur la rive droite, avec celle du bien-être et des progrès ; là il est dégradé, ici on l'honore ; sur la rive gauche du fleuve, on ne peut trouver d'ouvriers appartenant à la race blanche, ils craindraient de ressembler à des esclaves ; il faut s'en rapporter aux soins des nègres ; sur la rive droite on chercherait en vain un oisif : le blanc étend à tous les travaux son activité et son intelligence. P136

## CHAPITRE V

### Comment, aux États-Unis, la religion sait se servir des instincts démocratiques

Nous avons vu comment, en Amérique, l'« esprit de religion » a pu se combiner avec l'« esprit de liberté ». Tocqueville revient ici sur l'utilité de la religion, qu'il examine d'un point de vue purement politique. C'est aussi l'occasion pour lui d'analyser deux traits durables de la religion américaine, qui sont loin d'avoir disparu aujourd'hui. Le premier est la diffusion générale d'une piété de type protestant qui pénètre le catholicisme lui-même. Le second est la capacité des « prêtres américains » à s'appuyer sur la force de l'opinion majoritaire au lieu de la combattre : « L'opinion publique ne leur est donc jamais ennemie ; elle les soutient plutôt et les protège, et leurs croyances règnent à la fois et par les forces qui lui sont propres et par celles de la majorité qu'ils empruntent. »

J'ai établi, dans un des chapitres précédents, que les hommes ne peuvent se passer de croyances dogmatiques, et qu'il était même très à souhaiter qu'ils en eussent de telles. J'ajoute ici que, parmi toutes les croyances dogmatiques, les plus désirables me semblent être les croyances dogmatiques en matière de religion ; cela se déduit très clairement, alors même qu'on ne veut faire attention qu'aux seuls intérêts de ce monde.

Il n'y a presque point d'action humaine, quelque particulière qu'on la suppose, qui ne prenne naissance dans une idée très générale que les hommes ont conçue de Dieu, de ses rapports avec le genre humain, de la nature de leur âme et de leurs devoirs envers leurs semblables.

tend point qu'on la joue. Le plus léger reproche la blesse, la moindre vérité piquante l'effarouche ; et il faut qu'on loue depuis les formes de son langage jusqu'à ses plus solides vertus. P96

En Europe, presque tous les désordres de la société prennent naissance autour

au sortir des agitations du monde politique, l'Américain rentre au sein de sa famille, il y rencontre aussitôt l'image de l'ordre et de la paix. Là, tous ses plaisirs sont simples et naturels, ses joies innocentes et tranquilles ; et comme il arrive au bonheur par la régularité de la vie, il s'habitue sans

L'Amérique d'aujourd'hui reste assez semblable à celle qu'avait décrite Tocqueville : la passion de l'égalité des conditions n'y est nullement éteinte, même si elle s'accommode d'une grande disparité entre les revenus et les fortunes : l'individualisme continue d'y coexister avec une forte pression conformiste de l'opinion publique ; et le règne de la majorité reste contrebalancé par une importance politique du juge sans équivalent en Europe. P7 (Préface de Philippe Raynaud)

Là où en France, la cause de la liberté politique semble opposée à celle de la religion, l'Amérique a réussi à combiner l'« esprit de liberté » et l'« esprit de religion ». P14 (Préface)

La domination de la majorité se traduit ainsi par un despotisme de type nouveau, dans lequel le pouvoir est d'autant plus puissant qu'il n'est pas situé dans un individu ou dans un groupe social : elle « immatériatise » le despotisme, et elle met « l'esprit de cour à la portée du plus grand nombre » en multipliant les flatteurs. P18 (Préface)

L'égalité, en effet, a pour effet de ruiner la légitimité des autorités traditionnelles, et cette évolution, qui favorise du même coup les pensées différentes de celles de la masse, ce qui explique pourquoi, faute de pouvoir penser par lui-même sur tous les sujets, l'individu démocratique s'en remet le plus souvent à l'« opinion publique » pour penser à sa place. P19 (Préface)

Cela ne signifie nullement que, dans les démocraties, les rapports entre les classes soient toujours plus aisés ou plus chaleureux : l'incertitude sur les statuts pousse au contraire les puissants à marquer artificiellement leur distance avec leurs inférieurs là où, au contraire, la stabilité des rapports de dépendance favorisait une certaine familiarité et des attachements réels dont témoigne largement la comédie, de Plaute à Molière. P23 (Préface)

L'individualisme ne se confond pas avec l'« égoïsme », qui est de tous les temps : c'est un « sentiment réfléchi et paisible » qui naît d'un « jugement erroné » produit par l'expérience démocratique et qui conduit les citoyens à se désintéresser des affaires publiques et à se retirer dans leur sphère privée. P26 (Préface)

Lorsqu'on parcourt les pages de notre

histoire, on ne rencontre pour ainsi dire pas de grands événements qui depuis sept cents ans n'aient tourné au profit de l'égalité.

Les croisades et les guerres des Anglais déciment les nobles et divisent leurs terres ; l'institution des communes introduit la liberté démocratique au sein de la monarchie féodale ; la découverte des armes à feu égalise le vilain

rique, qui se découvre, présente à la fortune mille routes nouvelles, et livre à l'obscur aventurier les richesses et le pouvoir. P36

Mais je pense que la centralisation administrative n'est propre qu'à énerver les peuples qui s'y soumettent, parce qu'elle tend sans cesse à diminuer parmi eux l'esprit de cité. P64

L'on ne saurait faire que ces idées ne soient pas la source commune dont tout le reste découle.

Les hommes ont donc un intérêt immense à se faire des idées bien arrêtées sur Dieu, leur âme, leurs devoirs généraux envers leur créateur et leurs semblables ; car le doute sur ces premiers points livrerait toutes leurs actions au hasard et les condamnerait en quelque sorte au désordre et à l'impuissance.

C'est donc la matière sur laquelle il est le plus important que chacun de nous ait des idées arrêtées, et malheureusement c'est aussi celle dans laquelle il est le plus difficile que chacun, livré à lui-même, et par le seul effort de sa raison, en vienne à arrêter ses idées.

Il n'y a que des esprits très affranchis des préoccupations ordinaires de la vie, très pénétrants, très déliés, très exercés, qui, à l'aide de beaucoup de temps et de soins, puissent percer jusqu'à ces vérités si nécessaires.

Encore voyons-nous que ces philosophes eux-mêmes sont presque toujours environnés d'incertitudes ; qu'à chaque pas la lumière naturelle qui les éclaire s'obscurcit et menace de s'éteindre, et que, malgré tous leurs efforts, ils n'ont encore pu découvrir qu'un petit nombre de notions contradictoires, au milieu desquelles l'esprit humain flotte sans cesse depuis des milliers d'années, sans pouvoir saisir fermement la vérité ni même trouver de nouvelles erreurs. De pareilles études sont fort au-dessus de la capacité moyenne des hommes, et, quand même la plupart des hommes seraient capables de s'y livrer, il est évident qu'ils n'en auraient pas le loisir.

Des idées arrêtées sur Dieu et la nature humaine sont indispensables à la pratique journalière de leur vie, et cette pratique les empêche de pouvoir les acquérir.

Cela me paraît unique. Parmi les sciences, il en est qui, utiles à la foule, sont à sa portée ; d'autres ne sont abordables qu'à peu de personnes et ne sont point cultivées par la majorité, qui n'a besoin que de leurs applications

et le noble sur le champ de bataille ; l'imprimerie offre d'égaux ressources à leur intelligence ; la poste vient déposer la lumière sur le seuil de la cabane du pauvre comme à la porte des palais ; le protestantisme soutient que tous les hommes sont également en état de trouver le chemin du ciel. L'Amé-

En Amérique, tant que la majorité est douteuse, on parle ; mais dès qu'elle s'est irrévocablement prononcée, chacun se tait, et amis comme ennemis semblent alors s'attacher de concert à son char. P94

Chez les nations les plus fières de l'ancien monde, on a publié des ouvrages destinés à peindre fidèlement les vices et les ridicules des contemporains ; La Bruyère habitait le palais de Louis XIV quand il composa son chapitre sur les grands, et Molière critiquait la cour dans des pièces qu'il faisait représenter devant les courtisans. Mais la puissance qui domine aux Etats-Unis n'en-

du foyer domestique et non loin de la couche nuptiale. C'est là que les hommes conçoivent le mépris des liens naturels et des plaisirs permis, le goût du désordre, l'inquiétude du cœur, l'instabilité des désirs. Agité par les passions tumultueuses qui ont souvent troublé sa propre demeure, l'Européen ne se soumet qu'avec peine aux pouvoirs législateurs de l'Etat. Lorsque,

peine à régler ses opinions aussi bien que ses goûts. P106

Ainsi donc, en même temps que la loi permet au peuple américain de tout faire, la religion l'empêche de tout concevoir et lui défend de tout oser. P108

Il en est d'autres qui voient dans la république un état permanent et tranquille, un but nécessaire vers lequel les idées et les moeurs entraînent chaque jour les sociétés modernes, et qui voudraient sincèrement préparer les hommes à être libres. Quand ceux-là attaquent les croyances religieuses, ils suivent leurs passions et non leurs intérêts. C'est le despotisme qui peut se passer de la foi, mais non la liberté. P109

Que faire d'un peuple maître de lui-même, s'il n'est pas soumis à Dieu ? P110

Les hommes ont en général besoin de grands et constants efforts pour créer des maux durables ; mais il est un mal qui pénètre dans le monde furtivement : d'abord on l'aperçoit à peine au milieu des abus ordinaires du pouvoir ; il commence avec un individu dont l'histoire ne conserve pas le nom ; on le dépose comme un germe maudit sur quelque point du sol ; il se nourrit ensuite de lui-même, s'étend sans effort, et croît naturellement avec la société qui l'a reçu : ce mal est l'esclavage. P129

Ce n'est pas dans l'intérêt des nègres, mais dans celui des blancs, qu'on détruit l'esclavage aux Etats-Unis. [...] Les provinces qui ne possédaient pour ainsi dire point d'esclaves croissaient en population, en richesse et en bien-être, plus rapidement que celles qui en avaient. P133-134

Sur la rive gauche de l'Ohio, le travail se confond avec l'idée de l'esclavage ; sur la rive droite, avec celle du bien-être et des progrès ; là il est dégradé, ici on l'honore ; sur la rive gauche du fleuve, on ne peut trouver d'ouvriers appartenant à la race blanche, ils craindraient de ressembler à des esclaves ; il faut s'en rapporter aux soins des nègres ; sur la rive droite on chercherait en vain un oisif : le blanc étend à tous les travaux son activité et son intelligence. P136

les plus éloignées ; mais la pratique journalière de celle-ci est indispensable à tous, bien que son étude soit inaccessible au plus grand nombre.

Les idées générales relatives à Dieu et à la nature humaine sont donc, parmi toutes les idées, celles qu'il convient le mieux de soustraire à l'action habituelle de la raison individuelle, et pour laquelle il y a le plus à gagner et le moins à perdre en reconnaissant une autorité.

Le premier objet, et l'un des principaux avantages des religions, est de fournir sur chacune de ces questions primordiales une solution nette, précise, intelligible pour la foule et très durable.

Il y a des religions très fausses et très absurdes ; cependant l'on peut dire que toute religion qui reste dans le cercle que je viens d'indiquer et qui ne prétend pas en sortir, ainsi que plusieurs l'ont tenté, pour aller arrêter de tous côtés le libre essor de l'esprit humain, impose un joug salutaire à l'intelligence ; et il faut reconnaître que, si elle ne sauve point les hommes dans l'autre monde, elle est du moins très utile à leur bonheur et à leur grandeur dans celui-ci.

Cela est surtout vrai des hommes qui vivent dans les pays libres.

Quand la religion est détruite chez un peuple, le doute s'empare des portions les plus hautes de l'intelligence et il paralyse à moitié toutes les autres. Chacun s'habitue à n'avoir que des notions confuses et changeantes sur les matières qui intéressent le plus ses semblables et lui-même ; on défend mal ses opinions ou on les abandonne, et, comme on désespère de pouvoir, à soi seul, résoudre les plus grands problèmes que la destinée humaine présente, on se réduit lâchement à n'y point songer.

Un tel état ne peut manquer d'énerver les âmes ; il détend les ressorts de la volonté et il prépare les citoyens à la servitude.

Non seulement il arrive alors que ceux-ci laissent prendre leur liberté, mais souvent ils la livrent.

tend point qu'on la joue. Le plus léger reproche la blesse, la moindre vérité piquante l'effarouche ; et il faut qu'on loue depuis les formes de son langage jusqu'à ses plus solides vertus. P96

En Europe, presque tous les désordres de la société prennent naissance autour

au sortir des agitations du monde politique, l'Américain rentre au sein de sa famille, il y rencontre aussitôt l'image de l'ordre et de la paix. Là, tous ses plaisirs sont simples et naturels, ses joies innocentes et tranquilles ; et comme il arrive au bonheur par la régularité de la vie, il s'habitue sans

L'Amérique d'aujourd'hui reste assez semblable à celle qu'avait décrite Tocqueville : la passion de l'égalité des conditions n'y est nullement éteinte, même si elle s'accommode d'une grande disparité entre les revenus et les fortunes : l'individualisme continue d'y coexister avec une forte pression conformiste de l'opinion publique ; et le règne de la majorité reste contrebalancé par une importance politique du juge sans équivalent en Europe. P7 (Préface de Philippe Raynaud)

Là où en France, la cause de la liberté politique semble opposée à celle de la religion, l'Amérique a réussi à combiner l'esprit de liberté et l'esprit de religion. P14 (Préface)

La domination de la majorité se traduit ainsi par un despotisme de type nouveau, dans lequel le pouvoir est d'autant plus puissant qu'il n'est pas situé dans un individu ou dans un groupe social : elle « immatérialise » le despotisme, et elle met « l'esprit de cour à la portée du plus grand nombre » en multipliant les flatteurs. P18 (Préface)

L'égalité, en effet, a pour effet de ruiner la légitimité des autorités traditionnelles, et cette évolution, qui favorise du même coup les pensées différentes de celles de la masse, ce qui explique pourquoi, faute de pouvoir penser par lui-même sur tous les sujets, l'individu démocratique s'en remet le plus souvent à l'opinion publique pour penser à sa place. P19 (Préface)

Cela ne signifie nullement que, dans les démocraties, les rapports entre les classes soient toujours plus aisés ou plus chaleureux : l'incertitude sur les statuts pousse au contraire les puissants à marquer artificiellement leur distance avec leurs inférieurs là où, au contraire, la stabilité des rapports de dépendance favorisait une certaine familiarité et des attachements réels dont témoigne largement la comédie, de Plaute à Molière. P23 (Préface)

L'individualisme ne se confond pas avec l'égoïsme, qui est de tous les temps : c'est un « sentiment réfléchi et paisible » qui naît d'un « jugement erroné » produit par l'expérience démocratique et qui conduit les citoyens à se désintéresser des affaires publiques et à se retirer dans leur sphère privée. P26 (Préface)

Lorsqu'on parcourt les pages de notre

histoire, on ne rencontre pour ainsi dire pas de grands événements qui depuis sept cents ans n'aient tourné au profit de l'égalité. Les croisades et les guerres des Anglais déciment les nobles et divisent leurs terres ; l'institution des communes introduit la liberté démocratique au sein de la monarchie féodale ; la découverte des armes à feu égalise le vilain

rique, qui se découvre, présente à la fortune mille routes nouvelles, et livre à l'obscur aventurier les richesses et le pouvoir. P36

Mais je pense que la centralisation administrative n'est propre qu'à énerver les peuples qui s'y soumettent, parce qu'elle tend sans cesse à diminuer parmi eux l'esprit de cité. P64

Lorsqu'il n'existe plus d'autorité en matière de religion, non plus qu'en matière politique, les hommes s'effrayent bientôt à l'aspect de cette indépendance sans limites. Cette perpétuelle agitation de toutes choses les inquiète et les fatigue. Comme tout remue dans le monde des intelligences, ils veulent, du moins, que tout soit ferme et stable dans l'ordre matériel, et, ne pouvant plus reprendre leurs anciennes croyances, ils se donnent un maître.

Pour moi, je doute que l'homme puisse jamais supporter à la fois une complète indépendance religieuse et une entière liberté politique ; et je suis porté à penser que, s'il n'a pas de foi, il faut qu'il serve, et, s'il est libre, qu'il croie.

Je ne sais cependant si cette grande utilité des religions n'est pas plus visible encore chez les peuples où les conditions sont égales, que chez tous les autres.

Il faut reconnaître que l'égalité, qui introduit de grands biens dans le monde, suggère cependant aux hommes, ainsi qu'il sera montré ci-après, des instincts fort dangereux ; elle tend à les isoler les uns des autres, pour porter chacun d'eux à ne s'occuper que de lui seul.

Elle ouvre démesurément leur âme à l'amour des jouissances matérielles.

Le plus grand avantage des religions est d'inspirer des instincts tout contraires. Il n'y a point de religion qui ne place l'objet des désirs de l'homme au-delà et au-dessus des biens de la terre, et qui n'élève naturellement son âme vers des régions fort supérieures à celles des sens. Il n'y en a point non plus qui n'impose à chacun des devoirs quelconques envers l'espèce humaine, ou en commun avec elle, et qui ne le tire ainsi, de temps à autre, de la contemplation de lui-même. Ceci se rencontre dans les religions les plus fausses et les plus dangereuses.

Les peuples religieux sont donc naturellement forts précisément à l'endroit où les peuples démocratiques

et le noble sur le champ de bataille ; l'imprimerie offre d'égales ressources à leur intelligence ; la poste vient déposer la lumière sur le seuil de la cabane du pauvre comme à la porte des palais ; le protestantisme soutient que tous les hommes sont également en état de trouver le chemin du ciel. L'Amé-

En Amérique, tant que la majorité est douteuse, on parle ; mais dès qu'elle s'est irrévocablement prononcée, chacun se tait, et amis comme ennemis semblent alors s'attacher de concert à son char. P94

Chez les nations les plus fières de l'ancien monde, on a publié des ouvrages destinés à peindre fidèlement les vices et les ridicules des contemporains ; La Bruyère habitait le palais de Louis XIV quand il composa son chapitre sur les grands, et Molière critiquait la cour dans des pièces qu'il faisait représenter devant les courtisans. Mais la puissance qui domine aux Etats-Unis n'en-

du foyer domestique et non loin de la couche nuptiale. C'est là que les hommes conçoivent le mépris des liens naturels et des plaisirs permis, le goût du désordre, l'inquiétude du cœur, l'instabilité des désirs. Agité par les passions tumultueuses qui ont souvent troublé sa propre demeure, l'Européen ne se soumet qu'avec peine aux pouvoirs législateurs de l'Etat. Lorsque,

peine à régler ses opinions aussi bien que ses goûts. P106

Ainsi donc, en même temps que la loi permet au peuple américain de tout faire, la religion l'empêche de tout concevoir et lui défend de tout oser. P108

Il en est d'autres qui voient dans la république un état permanent et tranquille, un but nécessaire vers lequel les idées et les mœurs entraînent chaque jour les sociétés modernes, et qui voudraient sincèrement préparer les hommes à être libres. Quand ceux-là attaquent les croyances religieuses, ils suivent leurs passions et non leurs intérêts. C'est le despotisme qui peut se passer de la foi, mais non la liberté. P109

Que faire d'un peuple maître de lui-même, s'il n'est pas soumis à Dieu ? P110

Les hommes ont en général besoin de grands et constants efforts pour créer des maux durables ; mais il est un mal qui pénètre dans le monde furtivement : d'abord on l'aperçoit à peine au milieu des abus ordinaires du pouvoir ; il commence avec un individu dont l'histoire ne conserve pas le nom ; on le dépose comme un germe maudit sur quelque point du sol ; il se nourrit ensuite de lui-même, s'étend sans effort, et croît naturellement avec la société qui l'a reçu : ce mal est l'esclavage. P129

Ce n'est pas dans l'intérêt des nègres, mais dans celui des blancs, qu'on détruit l'esclavage aux Etats-Unis. [...] Les provinces qui ne possédaient pour ainsi dire point d'esclaves croissaient en population, en richesse et en bien-être, plus rapidement que celles qui en avaient. P133-134

Sur la rive gauche de l'Ohio, le travail se confond avec l'idée de l'esclavage ; sur la rive droite, avec celle du bien-être et des progrès ; là il est dégradé, ici on l'honore ; sur la rive gauche du fleuve, on ne peut trouver d'ouvriers appartenant à la race blanche, ils craindraient de ressembler à des esclaves ; il faut s'en rapporter aux soins des nègres ; sur la rive droite on chercherait en vain un oisif : le blanc étend à tous les travaux son activité et son intelligence. P136

V - COMMENT, AUX ETATS-UNIS, LA RELIGION... 163

sont faibles ; ce qui fait bien voir de quelle importance il est que les hommes gardent leur religion en devenant égaux.

Je n'ai ni le droit ni la volonté d'examiner les moyens surnaturels dont Dieu se sert pour faire parvenir une croyance religieuse dans le cœur de l'homme. Je n'envisage en ce moment les religions que sous un point de vue purement humain ; je cherche de quelle manière elles peuvent le plus aisément conserver leur empire dans les siècles démocratiques où nous entrons.

J'ai fait voir comment, dans les temps de lumières et d'égalité, l'esprit humain ne consentait qu'avec peine à recevoir des croyances dogmatiques, et n'en ressentait vivement le besoin qu'en fait de religion. Ceci indique d'abord que, dans ces siècles-là, les religions doivent se tenir plus discrètement qu'en tous les autres dans les bornes qui leur sont propres, et ne point chercher à en sortir ; car, en voulant étendre leur pouvoir plus loin que les matières religieuses, elles risquent de n'être plus crues en aucune matière. Elles doivent donc tracer avec soin le cercle dans lequel elles prétendent arrêter l'esprit humain, et au-delà le laisser entièrement libre de l'abandonner à lui-même.

Mahomet a fait descendre du ciel, et a placé dans le Coran, non seulement des doctrines religieuses, mais des maximes politiques, des lois civiles et criminelles, des théories scientifiques. L'Évangile ne parle, au contraire, que des rapports généraux des hommes avec Dieu et entre eux. Hors de là, il n'enseigne rien et n'oblige à rien croire. Cela seul, entre mille autres raisons, suffit pour montrer que la première de ces deux religions ne saurait dominer longtemps dans des temps de lumières et de démocratie, tandis que la seconde est destinée à régner dans ces siècles comme dans tous les autres.

Si je continue plus avant cette même recherche, je trouve que, pour que les religions puissent, humainement

tend point qu'on la joue. Le plus léger reproche la blesse, la moindre vérité piquante l'effarouche ; et il faut qu'on loue depuis les formes de son langage jusqu'à ses plus solides vertus. P96

En Europe, presque tous les désordres de la société prennent naissance autour

au sortir des agitations du monde politique, l'Américain rentre au sein de sa famille, il y rencontre aussitôt l'image de l'ordre et de la paix. Là, tous ses plaisirs sont simples et naturels, ses joies innocentes et tranquilles ; et comme il arrive au bonheur par la régularité de la vie, il s'habitue sans

L'Amérique d'aujourd'hui reste assez semblable à celle qu'avait décrite Tocqueville : la passion de l'égalité des conditions n'y est nullement éteinte, même si elle s'accommode d'une grande disparité entre les revenus et les fortunes : l'individualisme continue d'y coexister avec une forte pression conformiste de l'opinion publique ; et le règne de la majorité reste contrebalancé par une importance politique du juge sans équivalent en Europe. P7 (Préface de Philippe Raynaud)

Là où en France, la cause de la liberté politique semble opposée à celle de la religion, l'Amérique a réussi à combiner l'« esprit de liberté » et l'« esprit de religion ». P14 (Préface)

La domination de la majorité se traduit ainsi par un despotisme de type nouveau, dans lequel le pouvoir est d'autant plus puissant qu'il n'est pas situé dans un individu ou dans un groupe social : elle « immatériatise » le despotisme, et elle met « l'esprit de cour à la portée du plus grand nombre » en multipliant les flatteurs. P18 (Préface)

L'égalité, en effet, a pour effet de ruiner la légitimité des autorités traditionnelles, et cette évolution, qui favorise du même coup les pensées différentes de celles de la masse, ce qui explique pourquoi, faute de pouvoir penser par lui-même sur tous les sujets, l'individu démocratique s'en remet le plus souvent à l'« opinion publique » pour penser à sa place. P19 (Préface)

Cela ne signifie nullement que, dans les démocraties, les rapports entre les classes soient toujours plus aisés ou plus chaleureux : l'incertitude sur les statuts pousse au contraire les puissants à marquer artificiellement leur distance avec leurs inférieurs là où, au contraire, la stabilité des rapports de dépendance favorisait une certaine familiarité et des attachements réels dont témoigne largement la comédie, de Plaute à Molière. P23 (Préface)

L'individualisme ne se confond pas avec l'« égoïsme », qui est de tous les temps : c'est un « sentiment réfléchi et paisible » qui naît d'un « jugement erroné » produit par l'expérience démocratique et qui conduit les citoyens à se désintéresser des affaires publiques et à se retirer dans leur sphère privée. P26 (Préface)

Lorsqu'on parcourt les pages de notre

histoire, on ne rencontre pour ainsi dire pas de grands événements qui depuis sept cents ans n'aient tourné au profit de l'égalité.

Les croisades et les guerres des Anglais déciment les nobles et divisent leurs terres ; l'institution des communes introduit la liberté démocratique au sein de la monarchie féodale ; la découverte des armes à feu égalise le vilain

rique, qui se découvre, présente à la fortune mille routes nouvelles, et livre à l'obscur aventurier les richesses et le pouvoir. P36

Mais je pense que la centralisation administrative n'est propre qu'à énerver les peuples qui s'y soumettent, parce qu'elle tend sans cesse à diminuer parmi eux l'esprit de cité. P64

parlant, se maintenir dans les siècles démocratiques, il ne faut pas seulement qu'elles se renferment avec soin dans le cercle des matières religieuses ; leur pouvoir dépend encore beaucoup de la nature des croyances qu'elles professent, des formes extérieures qu'elles adoptent, et des obligations qu'elles imposent.

Ce que j'ai dit précédemment, que l'égalité porte les hommes à des idées très générales et très vastes, doit principalement s'entendre en matière de religion. Des hommes semblables et égaux conçoivent aisément la notion d'un Dieu unique, imposant à chacun d'eux les mêmes règles et leur accordant le bonheur futur au même prix. L'idée de l'unité du genre humain les ramène sans cesse à l'idée de l'unité du Créateur, tandis qu'au contraire des hommes très séparés les uns des autres et fort dissemblables en arrivent volontiers à faire autant de divinités qu'il y a de peuples, de castes, de classes et de familles, et à tracer mille chemins particuliers pour aller au ciel.

[...]

Nous verrons que, parmi toutes les passions que l'égalité fait naître ou favorise, il en est une qu'elle rend particulièrement vive et qu'elle dépose en même temps dans le cœur de tous les hommes : c'est l'amour du bien-être. Le goût du bien-être forme comme le trait saillant et indélébile des âges démocratiques.

Il est permis de croire qu'une religion qui entreprendrait de détruire cette passion-mère serait à la fin détruite par elle ; si elle voulait arracher entièrement les hommes à la contemplation des biens de ce monde pour les livrer uniquement à la pensée de ceux de l'autre, on peut prévoir que les âmes s'échapperaient enfin d'entre ses mains, pour aller se plonger, loin d'elle, dans les seules jouissances matérielles et présentes.

La principale affaire des religions est de purifier, de régler et de restreindre le goût trop ardent et trop exclusif du bien-être que ressentent les hommes dans les temps d'égalité ; mais je crois qu'elles auraient tort d'essayer de

et le noble sur le champ de bataille ; l'imprimerie offre d'égaux ressources à leur intelligence ; la poste vient déposer la lumière sur le seuil de la cabane du pauvre comme à la porte des palais ; le protestantisme soutient que tous les hommes sont également en état de trouver le chemin du ciel. L'Amé-

En Amérique, tant que la majorité est douteuse, on parle ; mais dès qu'elle s'est irrévocablement prononcée, chacun se tait, et amis comme ennemis semblent alors s'attacher de concert à son char. P94

Chez les nations les plus fières de l'ancien monde, on a publié des ouvrages destinés à peindre fidèlement les vices et les ridicules des contemporains ; La Bruyère habitait le palais de Louis XIV quand il composa son chapitre sur les grands, et Molière critiquait la cour dans des pièces qu'il faisait représenter devant les courtisans. Mais la puissance qui domine aux Etats-Unis n'en-

du foyer domestique et non loin de la couche nuptiale. C'est là que les hommes conçoivent le mépris des liens naturels et des plaisirs permis, le goût du désordre, l'inquiétude du cœur, l'instabilité des désirs. Agité par les passions tumultueuses qui ont souvent troublé sa propre demeure, l'Européen ne se soumet qu'avec peine aux pouvoirs législateurs de l'Etat. Lorsque,

peine à régler ses opinions aussi bien que ses goûts. P106

Ainsi donc, en même temps que la loi permet au peuple américain de tout faire, la religion l'empêche de tout concevoir et lui défend de tout oser. P108

Il en est d'autres qui voient dans la république un état permanent et tranquille, un but nécessaire vers lequel les idées et les mœurs entraînent chaque jour les sociétés modernes, et qui voudraient sincèrement préparer les hommes à être libres. Quand ceux-là attaquent les croyances religieuses, ils suivent leurs passions et non leurs intérêts. C'est le despotisme qui peut se passer de la foi, mais non la liberté. P109

Que faire d'un peuple maître de lui-même, s'il n'est pas soumis à Dieu ? P110

Les hommes ont en général besoin de grands et constants efforts pour créer des maux durables ; mais il est un mal qui pénètre dans le monde furtivement : d'abord on l'aperçoit à peine au milieu des abus ordinaires du pouvoir ; il commence avec un individu dont l'histoire ne conserve pas le nom ; on le dépose comme un germe maudit sur quelque point du sol ; il se nourrit ensuite de lui-même, s'étend sans effort, et croît naturellement avec la société qui l'a reçu : ce mal est l'esclavage. P129

Ce n'est pas dans l'intérêt des nègres, mais dans celui des blancs, qu'on détruit l'esclavage aux Etats-Unis. [...] Les provinces qui ne possédaient pour ainsi dire point d'esclaves croissaient en population, en richesse et en bien-être, plus rapidement que celles qui en avaient. P133-134

Sur la rive gauche de l'Ohio, le travail se confond avec l'idée de l'esclavage ; sur la rive droite, avec celle du bien-être et des progrès ; là il est dégradé, ici on l'honore ; sur la rive gauche du fleuve, on ne peut trouver d'ouvriers appartenant à la race blanche, ils craindraient de ressembler à des esclaves ; il faut s'en rapporter aux soins des nègres ; sur la rive droite on chercherait en vain un oisif : le blanc étend à tous les travaux son activité et son intelligence. P136

le dompter entièrement et de le détruire. Elles ne réussiront point à détourner les hommes de l'amour des richesses ; mais elles peuvent encore leur persuader de ne s'enrichir que par des moyens honnêtes.

Ceci m'amène à une dernière considération qui comprend, en quelque façon, toutes les autres. À mesure que les hommes deviennent plus semblables et plus égaux, il importe davantage que les religions, tout en se mettant soigneusement à l'écart du mouvement journalier des affaires, ne heurtent point sans nécessité les idées généralement admises, et les intérêts permanents qui règnent dans la masse ; car l'opinion commune apparaît de plus en plus comme la première et la plus irrésistible des puissances ; il n'y a pas en dehors d'elle d'appui si fort qui permette de résister longtemps à ses coups. Cela n'est pas moins vrai chez un peuple démocratique, soumis à un despote, que dans une république. Dans les siècles d'égalité, les rois font souvent obéir, mais c'est toujours la majorité qui fait croire ; c'est donc à la majorité qu'il faut complaire dans tout ce qui n'est pas contraire à la foi.

J'ai montré, dans mon premier ouvrage, comment les prêtres américains s'écartaient des affaires publiques. Ceci est l'exemple le plus éclatant, mais non le seul exemple, de leur retenue. En Amérique, la religion est un monde à part où le prêtre règne, mais dont il a soin de ne jamais sortir ; dans ses limites, il conduit l'intelligence ; au-dehors, il livre les hommes à eux-mêmes et les abandonne à l'indépendance et à l'instabilité qui sont propres à leur nature et au temps. Je n'ai point vu de pays où le christianisme s'enveloppât moins de formes, de pratiques et de figures qu'aux Etats-Unis, et présentât des idées plus nettes, plus simples et plus générales à l'esprit humain. Bien que les chrétiens d'Amérique soient divisés en une multitude de sectes, ils aperçoivent tous leur religion sous ce même jour. Ceci s'applique au catholicisme aussi bien qu'aux autres croyances. Il n'y a pas de prêtres catholiques qui montrent moins de goût

tend point qu'on la joue. Le plus léger reproche la blesse, la moindre vérité piquante l'effarouche ; et il faut qu'on loue depuis les formes de son langage jusqu'à ses plus solides vertus. P96

En Europe, presque tous les désordres de la société prennent naissance autour

au sortir des agitations du monde politique, l'Américain rentre au sein de sa famille, il y rencontre aussitôt l'image de l'ordre et de la paix. Là, tous ses plaisirs sont simples et naturels, ses joies innocentes et tranquilles ; et comme il arrive au bonheur par la régularité de la vie, il s'habitue sans

L'Amérique d'aujourd'hui reste assez semblable à celle qu'avait décrite Tocqueville : la passion de l'égalité des conditions n'y est nullement éteinte, même si elle s'accommode d'une grande disparité entre les revenus et les fortunes : l'individualisme continue d'y coexister avec une forte pression conformiste de l'opinion publique ; et le règne de la majorité reste contrebalancé par une importance politique du juge sans équivalent en Europe. P7 (Préface de Philippe Raynaud)

Là où en France, la cause de la liberté politique semble opposée à celle de la religion, l'Amérique a réussi à combiner l'esprit de liberté et l'esprit de religion. P14 (Préface)

La domination de la majorité se traduit ainsi par un despotisme de type nouveau, dans lequel le pouvoir est d'autant plus puissant qu'il n'est pas situé dans un individu ou dans un groupe social : elle « immatériatise » le despotisme, et elle met « l'esprit de cour à la portée du plus grand nombre » en multipliant les flatteurs. P18 (Préface)

L'égalité, en effet, a pour effet de ruiner la légitimité des autorités traditionnelles, et cette évolution, qui favorise du même coup les pensées différentes de celles de la masse, ce qui explique pourquoi, faute de pouvoir penser par lui-même sur tous les sujets, l'individu démocratique s'en remet le plus souvent à l'opinion publique pour penser à sa place. P19 (Préface)

Cela ne signifie nullement que, dans les démocraties, les rapports entre les classes soient toujours plus aisés ou plus chaleureux : l'incertitude sur les statuts pousse au contraire les puissants à marquer artificiellement leur distance avec leurs inférieurs là où, au contraire, la stabilité des rapports de dépendance favorisait une certaine familiarité et des attachements réels dont témoigne largement la comédie, de Plaute à Molière. P23 (Préface)

L'individualisme ne se confond pas avec l'égoïsme, qui est de tous les temps : c'est un « sentiment réfléchi et paisible » qui naît d'un « jugement erroné » produit par l'expérience démocratique et qui conduit les citoyens à se désintéresser des affaires publiques et à se retirer dans leur sphère privée. P26 (Préface)

Lorsqu'on parcourt les pages de notre

histoire, on ne rencontre pour ainsi dire pas de grands événements qui depuis sept cents ans n'aient tourné au profit de l'égalité. Les croisades et les guerres des Anglais déciment les nobles et divisent leurs terres ; l'institution des communes introduit la liberté démocratique au sein de la monarchie féodale ; la découverte des armes à feu égalise le vilain

rique, qui se découvre, présente à la fortune mille routes nouvelles, et livre à l'obscur aventurier les richesses et le pouvoir. P36

Mais je pense que la centralisation administrative n'est propre qu'à énerver les peuples qui s'y soumettent, parce qu'elle tend sans cesse à diminuer parmi eux l'esprit de cité. P64

pour les petites observances individuelles, les méthodes extraordinaires et particulières de faire son salut, ni qui s'attachent plus à l'esprit de la loi et moins à sa lettre que les prêtres catholiques des États-Unis ; nulle part on n'enseigne plus clairement et l'on ne suit davantage cette doctrine de l'Église qui défend de rendre aux saints le culte qui n'est réservé qu'à Dieu. Cependant, les catholiques d'Amérique sont très soumis et très sincères.

Une autre remarque est applicable au clergé de toutes les communions : les prêtres américains n'essayent point d'attirer et de fixer tous les regards de l'homme vers la vie future ; ils abandonnent volontiers une partie de son cœur aux soins du présent ; ils semblent considérer les biens du monde comme des objets importants, quoique secondaires ; s'ils ne s'associent pas eux-mêmes à l'industrie, ils s'intéressent du moins à ses progrès et y applaudissent, et, tout en montrant sans cesse au fidèle l'autre monde comme le grand objet de ses craintes et de ses espérances, ils ne lui défendent point de rechercher honnêtement le bien-être dans celui-ci. Loin de faire voir comment ces deux choses sont divisées et contraires, ils s'attachent plutôt à trouver par quel endroit elles se touchent et se lient.

Tous les prêtres américains connaissent l'empire intellectuel que la majorité exerce, et le respectent. Ils ne soutiennent jamais contre elle que des luttes nécessaires. Ils ne se mêlent point aux querelles des partis, mais ils adoptent volontiers les opinions générales de leur pays et de leur temps, et ils se laissent aller sans résistance dans le courant de sentiments et d'idées qui entraînent autour d'eux toutes choses. Ils s'efforcent de corriger leurs contemporains, mais ils ne s'en séparent point. L'opinion publique ne leur est donc jamais ennemie ; elle les soutient plutôt et les protège, et leurs croyances règnent à la fois et par les forces qui lui sont propres et par celles de la majorité qu'ils empruntent.

et le noble sur le champ de bataille ; l'imprimerie offre d'égaux ressources à leur intelligence ; la poste vient déposer la lumière sur le seuil de la cabane du pauvre comme à la porte des palais ; le protestantisme soutient que tous les hommes sont également en état de trouver le chemin du ciel. L'Amé-

En Amérique, tant que la majorité est douteuse, on parle ; mais dès qu'elle s'est irrévocablement prononcée, chacun se tait, et amis comme ennemis semblent alors s'attacher de concert à son char. P94

Chez les nations les plus fières de l'ancien monde, on a publié des ouvrages destinés à peindre fidèlement les vices et les ridicules des contemporains ; La Bruyère habitait le palais de Louis XIV quand il composa son chapitre sur les grands, et Molière critiquait la cour dans des pièces qu'il faisait représenter devant les courtisans. Mais la puissance qui domine aux États-Unis n'en-

du foyer domestique et non loin de la couche nuptiale. C'est là que les hommes conçoivent le mépris des liens naturels et des plaisirs permis, le goût du désordre, l'inquiétude du cœur, l'instabilité des désirs. Agité par les passions tumultueuses qui ont souvent troublé sa propre demeure, l'Européen ne se soumet qu'avec peine aux pouvoirs législateurs de l'État. Lorsque,

C'est ainsi qu'en respectant tous les instincts démocratiques qui ne lui sont pas contraires et en s'aidant de plusieurs d'entre eux, la religion parvient à lutter avec avantage contre l'esprit d'indépendance individuelle qui est le plus dangereux de tous pour elle.

tend point qu'on la joue. Le plus léger reproche la blesse, la moindre vérité piquante l'effarouche ; et il faut qu'on loue depuis les formes de son langage jusqu'à ses plus solides vertus. P96

En Europe, presque tous les désordres de la société prennent naissance autour

au sortir des agitations du monde politique, l'Américain rentre au sein de sa famille, il y rencontre aussitôt l'image de l'ordre et de la paix. Là, tous ses plaisirs sont simples et naturels, ses joies innocentes et tranquilles ; et comme il arrive au bonheur par la régularité de la vie, il s'habitue sans

peine à régler ses opinions aussi bien que ses goûts. P106

Ainsi donc, en même temps que la loi permet au peuple américain de tout faire, la religion l'empêche de tout concevoir et lui défend de tout oser. P108

Il en est d'autres qui voient dans la république un état permanent et tranquille, un but nécessaire vers lequel les idées et les mœurs entraînent chaque jour les sociétés modernes, et qui voudraient sincèrement préparer les hommes à être libres. Quand ceux-là attaquent les croyances religieuses, ils suivent leurs passions et non leurs intérêts. C'est le despotisme qui peut se passer de la foi, mais non la liberté. P109

Que faire d'un peuple maître de lui-même, s'il n'est pas soumis à Dieu ? P110

Les hommes ont en général besoin de grands et constants efforts pour créer des maux durables ; mais il est un mal qui pénètre dans le monde furtivement : d'abord on l'aperçoit à peine au milieu des abus ordinaires du pouvoir ; il commence avec un individu dont l'histoire ne conserve pas le nom ; on le dépose comme un germe maudit sur quelque point du sol ; il se nourrit ensuite de lui-même, s'étend sans effort, et croît naturellement avec la société qui l'a reçu : ce mal est l'esclavage. P129

Ce n'est pas dans l'intérêt des nègres, mais dans celui des blancs, qu'on détruit l'esclavage aux États-Unis. [...] Les provinces qui ne possédaient pour ainsi dire point d'esclaves croissaient en population, en richesse et en bien-être, plus rapidement que celles qui en avaient. P133-134

Sur la rive gauche de l'Ohio, le travail se confond avec l'idée de l'esclavage ; sur la rive droite, avec celle du bien-être et des progrès ; là il est dégradé, ici on l'honore ; sur la rive gauche du fleuve, on ne peut trouver d'ouvriers appartenant à la race blanche, ils craindraient de ressembler à des esclaves ; il faut s'en rapporter aux soins des nègres ; sur la rive droite on chercherait en vain un oisif : le blanc étend à tous les travaux son activité et son intelligence. P136

L'Amérique d'aujourd'hui reste assez semblable à celle qu'avait décrite Tocqueville : la passion de l'égalité des conditions n'y est nullement éteinte, même si elle s'accommode d'une grande disparité entre les revenus et les fortunes : l'individualisme continue d'y coexister avec une forte pression conformiste de l'opinion publique ; et le règne de la majorité reste contrebalancé par une importance politique du juge sans équivalent en Europe. P7 (Préface de Philippe Raynaud)

Là où en France, la cause de la liberté politique semble opposée à celle de la religion, l'Amérique a réussi à combiner l'« esprit de liberté » et l'« esprit de religion ». P14 (Préface)

La domination de la majorité se traduit ainsi par un despotisme de type nouveau, dans lequel le pouvoir est d'autant plus puissant qu'il n'est pas situé dans un individu ou dans un groupe social : elle « immatériatise » le despotisme, et elle met « l'esprit de cour à la portée du plus grand nombre » en multipliant les flatteurs. P18 (Préface)

L'égalité, en effet, a pour effet de ruiner la légitimité des autorités traditionnelles, et cette évolution, qui favorise du même coup les pensées différentes de celles de la masse, ce qui explique pourquoi, faute de pouvoir penser par lui-même sur tous les sujets, l'individu démocratique s'en remet le plus souvent à l'« opinion publique » pour penser à sa place. P19 (Préface)

Cela ne signifie nullement que, dans les démocraties, les rapports entre les classes soient toujours plus aisés ou plus chaleureux : l'incertitude sur les statuts pousse au contraire les puissants à marquer artificiellement leur distance avec leurs inférieurs là où, au contraire, la stabilité des rapports de dépendance favorisait une certaine familiarité et des attachements réels dont témoigne largement la comédie, de Plaute à Molière. P23 (Préface)

L'individualisme ne se confond pas avec l'« égoïsme », qui est de tous les temps : c'est un « sentiment réfléchi et paisible » qui naît d'un « jugement erroné » produit par l'expérience démocratique et qui conduit les citoyens à se désintéresser des affaires publiques et à se retirer dans leur sphère privée. P26 (Préface)

Lorsqu'on parcourt les pages de notre

histoire, on ne rencontre pour ainsi dire pas de grands événements qui depuis sept cents ans n'aient tourné au profit de l'égalité. Les croisades et les guerres des Anglais déciment les nobles et divisent leurs terres ; l'institution des communes introduit la liberté démocratique au sein de la monarchie féodale ; la découverte des armes à feu égalise le vilain

rique, qui se découvre, présente à la fortune mille routes nouvelles, et livre à l'obscur aventurier les richesses et le pouvoir. P36

Mais je pense que la centralisation administrative n'est propre qu'à énerver les peuples qui s'y soumettent, parce qu'elle tend sans cesse à diminuer parmi eux l'esprit de cité. P64



## CHAPITRE VIII

### Comment l'égalité suggère aux Américains l'idée de la perfectibilité indéfinie de l'homme

Nous avons vu comment la démocratie s'accorde spontanément avec l'esprit de la méthode cartésienne. Tocqueville montre ici son affinité naturelle avec l'idée de la « perfectibilité indéfinie de l'homme » qui, de Condorcet au XIX<sup>e</sup> siècle, va accompagner l'essor des grandes idéologies du progrès.

L'égalité suggère à l'esprit humain plusieurs idées qu'elle ne lui seraient pas venues sans elle, et elle modifie presque toutes celles qu'il avait déjà. Je prends pour exemple l'idée de la perfectibilité humaine, parce qu'elle est une des principales que puisse concevoir l'intelligence et qu'elle constitue à elle seule une grande théorie philosophique dont les conséquences se font voir à chaque instant dans la pratique des affaires.

Bien que l'homme ressemble sur plusieurs points aux animaux, un trait n'est particulier qu'à lui seul : il se perfectionne, et eux ne se perfectionnent point. L'espèce humaine n'a pu manquer de découvrir dès l'origine cette différence. L'idée de la perfectibilité est donc aussi ancienne que le monde ; l'égalité ne l'a point fait naître, mais elle lui donne un caractère nouveau.

Quand les citoyens sont classés suivant le rang, la profession, la naissance, et que tous sont contraints de suivre la voie à l'entrée de laquelle le hasard les a placés, chacun croit apercevoir près de soi les dernières bornes de la puissance humaine, et nul ne cherche plus à lutter contre

et le noble sur le champ de bataille ; l'imprimerie offre d'égaux ressources à leur intelligence ; la poste vient déposer la lumière sur le seuil de la cabane du pauvre comme à la porte des palais ; le protestantisme soutient que tous les hommes sont également en état de trouver le chemin du ciel. L'Amé-

En Amérique, tant que la majorité est douteuse, on parle ; mais dès qu'elle s'est irrévocablement prononcée, chacun se tait, et amis comme ennemis semblent alors s'attacher de concert à son char. P94

Chez les nations les plus fières de l'ancien monde, on a publié des ouvrages destinés à peindre fidèlement les vices et les ridicules des contemporains ; La Bruyère habitait le palais de Louis XIV quand il composa son chapitre sur les grands, et Molière critiquait la cour dans des pièces qu'il faisait représenter devant les courtisans. Mais la puissance qui domine aux Etats-Unis n'en-

du foyer domestique et non loin de la couche nuptiale. C'est là que les hommes conçoivent le mépris des liens naturels et des plaisirs permis, le goût du désordre, l'inquiétude du cœur, l'instabilité des désirs. Agité par les passions tumultueuses qui ont souvent troublé sa propre demeure, l'Européen ne se soumet qu'avec peine aux pouvoirs législateurs de l'Etat. Lorsque,

peine à régler ses opinions aussi bien que ses goûts. P106

Ainsi donc, en même temps que la loi permet au peuple américain de tout faire, la religion l'empêche de tout concevoir et lui défend de tout oser. P108

Il en est d'autres qui voient dans la république un état permanent et tranquille, un but nécessaire vers lequel les idées et les mœurs entraînent chaque jour les sociétés modernes, et qui voudraient sincèrement préparer les hommes à être libres. Quand ceux-là attaquent les croyances religieuses, ils suivent leurs passions et non leurs intérêts. C'est le despotisme qui peut se passer de la foi, mais non la liberté. P109

Que faire d'un peuple maître de lui-même, s'il n'est pas soumis à Dieu ? P110

Les hommes ont en général besoin de grands et constants efforts pour créer des maux durables ; mais il est un mal qui pénètre dans le monde furtivement : d'abord on l'aperçoit à peine au milieu des abus ordinaires du pouvoir ; il commence avec un individu dont l'histoire ne conserve pas le nom ; on le dépose comme un germe maudit sur quelque point du sol ; il se nourrit ensuite de lui-même, s'étend sans effort, et croît naturellement avec la société qui l'a reçu : ce mal est l'esclavage. P129

Ce n'est pas dans l'intérêt des nègres, mais dans celui des blancs, qu'on détruit l'esclavage aux Etats-Unis. [...] Les provinces qui ne possédaient pour ainsi dire point d'esclaves croissaient en population, en richesse et en bien-être, plus rapidement que celles qui en avaient. P133-134

Sur la rive gauche de l'Ohio, le travail se confond avec l'idée de l'esclavage ; sur la rive droite, avec celle du bien-être et des progrès ; là il est dégradé, ici on l'honore ; sur la rive gauche du fleuve, on ne peut trouver d'ouvriers appartenant à la race blanche, ils craindraient de ressembler à des esclaves ; il faut s'en rapporter aux soins des nègres ; sur la rive droite on chercherait en vain un oisif : le blanc étend à tous les travaux son activité et son intelligence. P136

## VIII - COMMENT L'ÉGALITÉ SUGGÈRE...

171

une destinée inévitable. Ce n'est pas que les peuples aristocratiques refusent absolument à l'homme la faculté de se perfectionner. Ils ne la jugent point indéfinie ; ils conçoivent l'amélioration, non le changement ; ils imaginent la condition des sociétés à venir meilleure, mais non point autre ; et, tout en admettant que l'humanité a fait de grands progrès et qu'elle peut en faire quelques-uns encore, ils la renferment d'avance dans de certaines limites infranchissables.

Ils ne croient donc point être parvenus au souverain bien et à la vérité absolue (quel homme ou quel peuple a été assez insensé pour l'imaginer jamais ?), mais ils aiment à se persuader qu'ils ont atteint à peu près le degré de grandeur et de savoir que comporte notre nature imparfaite ; et, comme rien ne remue autour d'eux, ils se figurent volontiers que tout est à sa place. C'est alors que le législateur prétend promulguer des lois éternelles, que les peuples et les rois ne veulent élever que des monuments séculaires et que la génération présente se charge d'épargner aux générations futures le soin de régler leurs destinées.

À mesure que les castes disparaissent, que les classes se rapprochent, que les hommes, se mêlant tumultueusement, les usages, les coutumes, les lois varient, qu'il survient des faits nouveaux, que des vérités nouvelles sont mises en lumière, que d'anciennes opinions disparaissent et que d'autres prennent leur place, l'image d'une perfection idéale et toujours fugitive se présente à l'esprit humain.

De continuel changements se passent alors à chaque instant sous les yeux de chaque homme. Les uns empirent sa position, et il ne comprend que trop bien qu'un peuple, ou qu'un individu, quelque éclairé qu'il soit, n'est point infaillible. Les autres améliorent son sort, et il en conclut que l'homme, en général, est doué de la faculté indéfinie de perfectionner. Ses revers lui font voir que nul ne peut se flatter d'avoir découvert le bien absolu ; ses succès l'enflamment à le poursuivre sans

tend point qu'on la joue. Le plus léger reproche la blesse, la moindre vérité piquante l'effarouche ; et il faut qu'on loue depuis les formes de son langage jusqu'à ses plus solides vertus. P96

En Europe, presque tous les désordres de la société prennent naissance autour

au sortir des agitations du monde politique, l'Américain rentre au sein de sa famille, il y rencontre aussitôt l'image de l'ordre et de la paix. Là, tous ses plaisirs sont simples et naturels, ses joies innocentes et tranquilles ; et comme il arrive au bonheur par la régularité de la vie, il s'habitue sans

L'Amérique d'aujourd'hui reste assez semblable à celle qu'avait décrite Tocqueville : la passion de l'égalité des conditions n'y est nullement éteinte, même si elle s'accommode d'une grande disparité entre les revenus et les fortunes : l'individualisme continue d'y coexister avec une forte pression conformiste de l'opinion publique ; et le règne de la majorité reste contrebalancé par une importance politique du juge sans équivalent en Europe. P7 (Préface de Philippe Raynaud)

Là où en France, la cause de la liberté politique semble opposée à celle de la religion, l'Amérique a réussi à combiner l'« esprit de liberté » et l'« esprit de religion ». P14 (Préface)

La domination de la majorité se traduit ainsi par un despotisme de type nouveau, dans lequel le pouvoir est d'autant plus puissant qu'il n'est pas situé dans un individu ou dans un groupe social : elle « immatériatise » le despotisme, et elle met « l'esprit de cour à la portée du plus grand nombre » en multipliant les flatteurs. P18 (Préface)

L'égalité, en effet, a pour effet de ruiner la légitimité des autorités traditionnelles, et cette évolution, qui favorise du même coup les pensées différentes de celles de la masse, ce qui explique pourquoi, faute de pouvoir penser par lui-même sur tous les sujets, l'individu démocratique s'en remet le plus souvent à l'« opinion publique » pour penser à sa place. P19 (Préface)

Cela ne signifie nullement que, dans les démocraties, les rapports entre les classes soient toujours plus aisés ou plus chaleureux : l'incertitude sur les statuts pousse au contraire les puissants à marquer artificiellement leur distance avec leurs inférieurs là où, au contraire, la stabilité des rapports de dépendance favorisait une certaine familiarité et des attachements réels dont témoigne largement la comédie, de Plaute à Molière. P23 (Préface)

L'individualisme ne se confond pas avec l'« égoïsme », qui est de tous les temps : c'est un « sentiment réfléchi et paisible » qui naît d'un « jugement erroné » produit par l'expérience démocratique et qui conduit les citoyens à se désintéresser des affaires publiques et à se retirer dans leur sphère privée. P26 (Préface)

Lorsqu'on parcourt les pages de notre

histoire, on ne rencontre pour ainsi dire pas de grands événements qui depuis sept cents ans n'aient tourné au profit de l'égalité.

Les croisades et les guerres des Anglais déciment les nobles et divisent leurs terres ; l'institution des communes introduit la liberté démocratique au sein de la monarchie féodale ; la découverte des armes à feu égalise le vilain

rique, qui se découvre, présente à la fortune mille routes nouvelles, et livre à l'obscur aventurier les richesses et le pouvoir. P36

Mais je pense que la centralisation administrative n'est propre qu'à énerver les peuples qui s'y soumettent, parce qu'elle tend sans cesse à diminuer parmi eux l'esprit de cité. P64

relâche. Ainsi, toujours cherchant, tombant, se redressant, souvent déçu, jamais découragé, il tend incessamment vers cette grandeur immense qu'il entrevoit confusément au bout de la longue carrière que l'humanité doit encore parcourir.

On ne saurait croire combien de faits découlent naturellement de cette théorie philosophique suivant laquelle l'homme est indéfiniment perfectible, et l'influence prodigieuse qu'elle exerce sur ceux mêmes qui, ne s'étant jamais occupés que d'agir et non de penser, semblent y conformer leurs actions sans la connaître.

Je rencontre un matelot américain, et je lui demande pourquoi les vaisseaux de son pays sont construits de manière à durer peu, et il me répond sans hésiter que l'art de la navigation fait chaque jour des progrès si rapides, que le plus beau navire deviendrait bientôt presque inutile s'il prolongeait son existence au-delà de quelques années.

Dans ces mots prononcés au hasard par un homme grossier et à propos d'un fait particulier, j'aperçois l'idée générale et systématique suivant laquelle un grand peuple conduit toutes choses.

Les nations aristocratiques sont naturellement portées à trop resserrer les limites de la perfectibilité humaine, et les nations démocratiques les étendent quelquefois outre mesure.

et le noble sur les champs de bataille ; l'imprimerie offre d'égaux ressources à leur intelligence ; la poste vient déposer la lumière sur le seuil de la cabane du pauvre comme à la porte des palais ; le protestantisme soutient que tous les hommes sont également en état de trouver le chemin du ciel. L'Amé-

En Amérique, tant que la majorité est douteuse, on parle ; mais dès qu'elle s'est irrévocablement prononcée, chacun se tait, et amis comme ennemis semblent alors s'attacher de concert à son char. P94

Chez les nations les plus fières de l'ancien monde, on a publié des ouvrages destinés à peindre fidèlement les vices et les ridicules des contemporains ; La Bruyère habitait le palais de Louis XIV quand il composa son chapitre sur les grands, et Molière critiquait la cour dans des pièces qu'il faisait représenter devant les courtisans. Mais la puissance qui domine aux Etats-Unis n'en-

du foyer domestique et non loin de la couche nuptiale. C'est là que les hommes conçoivent le mépris des liens naturels et des plaisirs permis, le goût du désordre, l'inquiétude du cœur, l'instabilité des désirs. Agité par les passions tumultueuses qui ont souvent troublé sa propre demeure, l'Européen ne se soumet qu'avec peine aux pouvoirs législateurs de l'Etat. Lorsque,

peine à régler ses opinions aussi bien que ses goûts. P106

Ainsi donc, en même temps que la loi permet au peuple américain de tout faire, la religion l'empêche de tout concevoir et lui défend de tout oser. P108

Il en est d'autres qui voient dans la république un état permanent et tranquille, un but nécessaire vers lequel les idées et les mœurs entraînent chaque jour les sociétés modernes, et qui voudraient sincèrement préparer les hommes à être libres. Quand ceux-là attaquent les croyances religieuses, ils suivent leurs passions et non leurs intérêts. C'est le despotisme qui peut se passer de la foi, mais non la liberté. P109

Que faire d'un peuple maître de lui-même, s'il n'est pas soumis à Dieu ? P110

Les hommes ont en général besoin de grands et constants efforts pour créer des maux durables ; mais il est un mal qui pénètre dans le monde furtivement : d'abord on l'aperçoit à peine au milieu des abus ordinaires du pouvoir ; il commence avec un individu dont l'histoire ne conserve pas le nom ; on le dépose comme un germe maudit sur quelque point du sol ; il se nourrit ensuite de lui-même, s'étend sans effort, et croît naturellement avec la société qui l'a reçu : ce mal est l'esclavage. P129

Ce n'est pas dans l'intérêt des nègres, mais dans celui des blancs, qu'on détruit l'esclavage aux Etats-Unis. [...] Les provinces qui ne possédaient pour ainsi dire point d'esclaves croissaient en population, en richesse et en bien-être, plus rapidement que celles qui en avaient. P133-134

Sur la rive gauche de l'Ohio, le travail se confond avec l'idée de l'esclavage ; sur la rive droite, avec celle du bien-être et des progrès ; là il est dégradé, ici on l'honore ; sur la rive gauche du fleuve, on ne peut trouver d'ouvriers appartenant à la race blanche, ils craindraient de ressembler à des esclaves ; il faut s'en rapporter aux soins des nègres ; sur la rive droite on chercherait en vain un oisif : le blanc étend à tous les travaux son activité et son intelligence. P136

tend point qu'on la joue. Le plus léger reproche la blesse, la moindre vérité piquante l'effarouche ; et il faut qu'on loue depuis les formes de son langage jusqu'à ses plus solides vertus. P96

En Europe, presque tous les désordres de la société prennent naissance autour

au sortir des agitations du monde politique, l'Américain rentre au sein de sa famille, il y rencontre aussitôt l'image de l'ordre et de la paix. Là, tous ses plaisirs sont simples et naturels, ses joies innocentes et tranquilles ; et comme il arrive au bonheur par la régularité de la vie, il s'habitue sans

L'Amérique d'aujourd'hui reste assez semblable à celle qu'avait décrite Tocqueville : la passion de l'égalité des conditions n'y est nullement éteinte, même si elle s'accommode d'une grande disparité entre les revenus et les fortunes : l'individualisme continue d'y coexister avec une forte pression conformiste de l'opinion publique ; et le règne de la majorité reste contrebalancé par une importance politique du juge sans équivalent en Europe. P7 (Préface de Philippe Raynaud)

Là où en France, la cause de la liberté politique semble opposée à celle de la religion, l'Amérique a réussi à combiner l'« esprit de liberté » et l'« esprit de religion ». P14 (Préface)

La domination de la majorité se traduit ainsi par un despotisme de type nouveau, dans lequel le pouvoir est d'autant plus puissant qu'il n'est pas situé dans un individu ou dans un groupe social : elle « immatériatise » le despotisme, et elle met « l'esprit de cour à la portée du plus grand nombre » en multipliant les flatteurs. P18 (Préface)

L'égalité, en effet, a pour effet de ruiner la légitimité des autorités traditionnelles, et cette évolution, qui favorise du même coup les pensées différentes de celles de la masse, ce qui explique pourquoi, faute de pouvoir penser par lui-même sur tous les sujets, l'individu démocratique s'en remet le plus souvent à l'« opinion publique » pour penser à sa place. P19 (Préface)

Cela ne signifie nullement que, dans les démocraties, les rapports entre les classes soient toujours plus aisés ou plus chaleureux : l'incertitude sur les statuts pousse au contraire les puissants à marquer artificiellement leur distance avec leurs inférieurs là où, au contraire, la stabilité des rapports de dépendance favorisait une certaine familiarité et des attachements réels dont témoigne largement la comédie, de Plaute à Molière. P23 (Préface)

L'individualisme ne se confond pas avec l'« égoïsme », qui est de tous les temps : c'est un « sentiment réfléchi et paisible » qui naît d'un « jugement erroné » produit par l'expérience démocratique et qui conduit les citoyens à se désintéresser des affaires publiques et à se retirer dans leur sphère privée. P26 (Préface)

Lorsqu'on parcourt les pages de notre

histoire, on ne rencontre pour ainsi dire pas de grands événements qui depuis sept cents ans n'aient tourné au profit de l'égalité.

Les croisades et les guerres des Anglais déciment les nobles et divisent leurs terres ; l'institution des communes introduit la liberté démocratique au sein de la monarchie féodale ; la découverte des armes à feu égalise le vilain

rique, qui se découvre, présente à la fortune mille routes nouvelles, et livre à l'obscur aventurier les richesses et le pouvoir. P36

Mais je pense que la centralisation administrative n'est propre qu'à énerver les peuples qui s'y soumettent, parce qu'elle tend sans cesse à diminuer parmi eux l'esprit de cité. P64

et le noble sur le champ de bataille ; l'imprimerie offre d'égales ressources à leur intelligence ; la poste vient déposer la lumière sur le seuil de la cabane du pauvre comme à la porte des palais ; le protestantisme soutient que tous les hommes sont également en état de trouver le chemin du ciel. L'Amé-

En Amérique, tant que la majorité est douteuse, on parle ; mais dès qu'elle s'est irrévocablement prononcée, chacun se tait, et amis comme ennemis semblent alors s'attacher de concert à son char. P94

Chez les nations les plus fières de l'ancien monde, on a publié des ouvrages destinés à peindre fidèlement les vices et les ridicules des contemporains ; La Bruyère habitait le palais de Louis XIV quand il composa son chapitre sur les grands, et Molière critiquait la cour dans des pièces qu'il faisait représenter devant les courtisans. Mais la puissance qui domine aux Etats-Unis n'en-

du foyer domestique et non loin de la couche nuptiale. C'est là que les hommes conçoivent le mépris des liens naturels et des plaisirs permis, le goût du désordre, l'inquiétude du cœur, l'instabilité des désirs. Agité par les passions tumultueuses qui ont souvent troublé sa propre demeure, l'Européen ne se soumet qu'avec peine aux pouvoirs législateurs de l'Etat. Lorsque,

peine à régler ses opinions aussi bien que ses goûts. P106

Ainsi donc, en même temps que la loi permet au peuple américain de tout faire, la religion l'empêche de tout concevoir et lui défend de tout oser. P108

Il en est d'autres qui voient dans la république un état permanent et tranquille, un but nécessaire vers lequel les idées et les mœurs entraînent chaque jour les sociétés modernes, et qui voudraient sincèrement préparer les hommes à être libres. Quand ceux-là attaquent les croyances religieuses, ils suivent leurs passions et non leurs intérêts. C'est le despotisme qui peut se passer de la foi, mais non la liberté. P109

Que faire d'un peuple maître de lui-même, s'il n'est pas soumis à Dieu ? P110

Les hommes ont en général besoin de grands et constants efforts pour créer des maux durables ; mais il est un mal qui pénètre dans le monde furtivement : d'abord on l'aperçoit à peine au milieu des abus ordinaires du pouvoir ; il commence avec un individu dont l'histoire ne conserve pas le nom ; on le dépose comme un germe maudit sur quelque point du sol ; il se nourrit ensuite de lui-même, s'étend sans effort, et croît naturellement avec la société qui l'a reçu : ce mal est l'esclavage. P129

Ce n'est pas dans l'intérêt des nègres, mais dans celui des blancs, qu'on détruit l'esclavage aux Etats-Unis. [...] Les provinces qui ne possédaient pour ainsi dire point d'esclaves croissaient en population, en richesse et en bien-être, plus rapidement que celles qui en avaient. P133-134

Sur la rive gauche de l'Ohio, le travail se confond avec l'idée de l'esclavage ; sur la rive droite, avec celle du bien-être et des progrès ; là il est dégradé, ici on l'honore ; sur la rive gauche du fleuve, on ne peut trouver d'ouvriers appartenant à la race blanche, ils craindraient de ressembler à des esclaves ; il faut s'en rapporter aux soins des nègres ; sur la rive droite on chercherait en vain un oisif : le blanc étend à tous les travaux son activité et son intelligence. P136



## CHAPITRE VI

### Quelle espèce de despotisme les nations démocratiques ont à craindre

J'avais remarqué durant mon séjour aux Etats-Unis qu'un état social démocratique semblable à celui des Américains pourrait offrir des facilités singulières à l'établissement du despotisme, et j'avais vu à mon retour en Europe combien la plupart de nos princes s'étaient déjà servis des idées, des sentiments et des besoins que ce même état social faisait naître, pour étendre le cercle de leur pouvoir.

Cela me conduisit à croire que les nations chrétiennes finiraient peut-être par subir quelque oppression pareille à celle qui pesa jadis sur plusieurs des peuples de l'Antiquité.

Un examen plus détaillé du sujet et cinq ans de méditations nouvelles n'ont point diminué mes craintes, mais ils en ont changé l'objet.

On n'a jamais vu dans les siècles passés de souverain si absolu et si puissant qui ait entrepris d'administrer par lui-même, et sans le secours de pouvoirs secondaires, toutes les parties d'un grand empire ; il n'y en a point qui ait tenté d'assujettir indistinctement tous ses sujets aux détails d'une règle uniforme, ni qui soit descendu à côté de chacun d'eux pour le régenter et le conduire. L'idée d'une pareille entreprise ne s'était jamais présentée à l'esprit humain, et, s'il était arrivé à un homme de la concevoir, l'insuffisance des lumières, l'imperfection des procédés administratifs, et surtout les obstacles naturels que suscitait l'inégalité des conditions l'auraient bientôt arrêté dans l'exécution d'un si vaste dessein.

tend point qu'on la joue. Le plus léger reproche la blesse, la moindre vérité piquante l'effarouche ; et il faut qu'on loue depuis les formes de son langage jusqu'à ses plus solides vertus. P96

En Europe, presque tous les désordres de la société prennent naissance autour

au sortir des agitations du monde politique, l'Américain rentre au sein de sa famille, il y rencontre aussitôt l'image de l'ordre et de la paix. Là, tous ses plaisirs sont simples et naturels, ses joies innocentes et tranquilles ; et comme il arrive au bonheur par la régularité de la vie, il s'habitue sans

L'Amérique d'aujourd'hui reste assez semblable à celle qu'avait décrite Tocqueville : la passion de l'égalité des conditions n'y est nullement éteinte, même si elle s'accommode d'une grande disparité entre les revenus et les fortunes : l'individualisme continue d'y coexister avec une forte pression conformiste de l'opinion publique ; et le règne de la majorité reste contrebalancé par une importance politique du juge sans équivalent en Europe. P7 (Préface de Philippe Raynaud)

Là où en France, la cause de la liberté politique semble opposée à celle de la religion, l'Amérique a réussi à combiner l'« esprit de liberté » et l'« esprit de religion ». P14 (Préface)

La domination de la majorité se traduit ainsi par un despotisme de type nouveau, dans lequel le pouvoir est d'autant plus puissant qu'il n'est pas situé dans un individu ou dans un groupe social : elle « immatériatise » le despotisme, et elle met « l'esprit de cour à la portée du plus grand nombre » en multipliant les flatteurs. P18 (Préface)

L'égalité, en effet, a pour effet de ruiner la légitimité des autorités traditionnelles, et cette évolution, qui favorise du même coup les pensées différentes de celles de la masse, ce qui explique pourquoi, faute de pouvoir penser par lui-même sur tous les sujets, l'individu démocratique s'en remet le plus souvent à l'« opinion publique » pour penser à sa place. P19 (Préface)

Cela ne signifie nullement que, dans les démocraties, les rapports entre les classes soient toujours plus aisés ou plus chaleureux : l'incertitude sur les statuts pousse au contraire les puissants à marquer artificiellement leur distance avec leurs inférieurs là où, au contraire, la stabilité des rapports de dépendance favorisait une certaine familiarité et des attachements réels dont témoigne largement la comédie, de Plaute à Molière. P23 (Préface)

L'individualisme ne se confond pas avec l'« égoïsme », qui est de tous les temps : c'est un « sentiment réfléchi et paisible » qui naît d'un « jugement erroné » produit par l'expérience démocratique et qui conduit les citoyens à se désintéresser des affaires publiques et à se retirer dans leur sphère privée. P26 (Préface)

Lorsqu'on parcourt les pages de notre

histoire, on ne rencontre pour ainsi dire pas de grands événements qui depuis sept cents ans n'aient tourné au profit de l'égalité.

Les croisades et les guerres des Anglais déciment les nobles et divisent leurs terres ; l'institution des communes introduit la liberté démocratique au sein de la monarchie féodale ; la découverte des armes à feu égalise le vilain

rique, qui se découvre, présente à la fortune mille routes nouvelles, et livre à l'obscur aventurier les richesses et le pouvoir. P36

Mais je pense que la centralisation administrative n'est propre qu'à énerver les peuples qui s'y soumettent, parce qu'elle tend sans cesse à diminuer parmi eux l'esprit de cité. P64

254

DE LA DÉMOCRATIE EN AMÉRIQUE II

On voit qu'au temps de la plus grande puissance des Césars, les différents peuples qui habitaient le monde romain avaient encore conservé des coutumes et des mœurs diverses : quoique soumises au même monarque, la plupart des provinces étaient administrées à part ; elles étaient remplies de municipalités puissantes et actives, et, quoique tout le gouvernement de l'empire fût concentré dans les seules mains de l'empereur, et qu'il restât toujours, au besoin, l'arbitre de toutes choses, les détails de la vie sociale et de l'existence individuelle échappaient d'ordinaire à son contrôle.

Les empereurs possédaient, il est vrai, un pouvoir immense et sans contrepoids, qui leur permettait de se livrer librement à la bizarrerie de leurs penchants et d'employer à les satisfaire la force entière de l'État ; il leur est arrivé souvent d'abuser de ce pouvoir pour enlever arbitrairement à un citoyen ses biens ou sa vie : leur tyrannie pesait prodigieusement sur quelques-uns ; mais elle ne s'étendait pas sur un grand nombre ; elle s'attachait à quelques grands objets principaux, et négligeait le reste ; elle était violente et restreinte.

Il semble que, si le despotisme venait à s'établir chez les nations démocratiques de nos jours, il aurait d'autres caractères : il serait plus étendu et plus doux, et il dégraderait les hommes sans les tourmenter.

Je ne doute pas que, dans les siècles de lumières et d'égalité comme les nôtres, les souverains ne parvinssent plus aisément à réunir tous les pouvoirs publics dans leurs seules mains, et à pénétrer plus habituellement et plus profondément dans le cercle des intérêts privés, que n'a jamais pu le faire aucun de ceux de l'Antiquité. Mais cette même égalité, qui facilite le despotisme, le tempère ; nous avons vu comment, à mesure que les hommes sont plus semblables et plus égaux, les mœurs publiques deviennent plus humaines et plus douces ; quand aucun citoyen n'a un grand pouvoir ni de grandes richesses, la tyrannie manque, -en quelque sorte, d'occasion et de théâtre. Toutes les fortunes étant médiocres, les passions

et le noble sur les champs de bataille ; l'imprimerie offre d'égales ressources à leur intelligence ; la poste vient déposer la lumière sur le seuil de la cabane du pauvre comme à la porte des palais ; le protestantisme soutient que tous les hommes sont également en état de trouver le chemin du ciel. L'Amé-

En Amérique, tant que la majorité est douteuse, on parle ; mais dès qu'elle s'est irrévocablement prononcée, chacun se tait, et amis comme ennemis semblent alors s'attacher de concert à son char. P94

Chez les nations les plus fières de l'ancien monde, on a publié des ouvrages destinés à peindre fidèlement les vices et les ridicules des contemporains ; La Bruyère habitait le palais de Louis XIV quand il composa son chapitre sur les grands, et Molière critiquait la cour dans des pièces qu'il faisait représenter devant les courtisans. Mais la puissance qui domine aux Etats-Unis n'en-

du foyer domestique et non loin de la couche nuptiale. C'est là que les hommes conçoivent le mépris des liens naturels et des plaisirs permis, le goût du désordre, l'inquiétude du cœur, l'instabilité des désirs. Agité par les passions tumultueuses qui ont souvent troublé sa propre demeure, l'Européen ne se soumet qu'avec peine aux pouvoirs législateurs de l'Etat. Lorsque,

peine à régler ses opinions aussi bien que ses goûts. P106

Ainsi donc, en même temps que la loi permet au peuple américain de tout faire, la religion l'empêche de tout concevoir et lui défend de tout oser. P108

Il en est d'autres qui voient dans la république un état permanent et tranquille, un but nécessaire vers lequel les idées et les mœurs entraînent chaque jour les sociétés modernes, et qui voudraient sincèrement préparer les hommes à être libres. Quand ceux-là attaquent les croyances religieuses, ils suivent leurs passions et non leurs intérêts. C'est le despotisme qui peut se passer de la foi, mais non la liberté. P109

Que faire d'un peuple maître de lui-même, s'il n'est pas soumis à Dieu ? P110

Les hommes ont en général besoin de grands et constants efforts pour créer des maux durables ; mais il est un mal qui pénètre dans le monde furtivement : d'abord on l'aperçoit à peine au milieu des abus ordinaires du pouvoir ; il commence avec un individu dont l'histoire ne conserve pas le nom ; on le dépose comme un germe maudit sur quelque point du sol ; il se nourrit ensuite de lui-même, s'étend sans effort, et croît naturellement avec la société qui l'a reçu : ce mal est l'esclavage. P129

Ce n'est pas dans l'intérêt des nègres, mais dans celui des blancs, qu'on détruit l'esclavage aux Etats-Unis. [...] Les provinces qui ne possédaient pour ainsi dire point d'esclaves croissaient en population, en richesse et en bien-être, plus rapidement que celles qui en avaient. P133-134

Sur la rive gauche de l'Ohio, le travail se confond avec l'idée de l'esclavage ; sur la rive droite, avec celle du bien-être et des progrès ; là il est dégradé, ici on l'honore ; sur la rive gauche du fleuve, on ne peut trouver d'ouvriers appartenant à la race blanche, ils craindraient de ressembler à des esclaves ; il faut s'en rapporter aux soins des nègres ; sur la rive droite on chercherait en vain un oisif : le blanc étend à tous les travaux son activité et son intelligence. P136

VI - QUELLE ESPÈCE DE DESPOTISME...

255

sont naturellement contenues, l'imagination bornée, les plaisirs simples. Cette modération universelle modère le souverain lui-même et arrête dans de certaines limites l'élan désordonné de ses désirs.

Indépendamment de ces raisons puisées dans la nature même de l'état social, je pourrais en ajouter beaucoup d'autres que je prendrais en dehors de mon sujet ; mais je veux me tenir dans les bornes que je me suis posées.

Les gouvernements démocratiques pourront devenir violents et cruels dans certains moments de grande effervescence et de grands périls ; mais ces crises seront rares et passagères<sup>1</sup>.

Lorsque je songe aux petites passions des hommes de nos jours, à la mollesse de leurs mœurs, à l'étendue de leurs lumières, à la pureté de leur religion, à la douceur de leur morale, à leurs habitudes laborieuses et rangées, à la retenue qu'ils conservent presque tous dans le vice comme dans la vertu, je ne crains pas qu'ils rencontrent dans leurs chefs des tyrans, mais plutôt des tuteurs.

Je pense donc que l'espèce d'oppression dont les peuples démocratiques sont menacés ne ressemblera à rien de ce qui l'a précédée dans le monde ; nos contemporains ne sauraient en trouver l'image dans leurs souverains. Je cherche en vain moi-même une expression qui reproduise exactement l'idée que je m'en forme et la renferme ; les anciens mots de despotisme et de tyrannie ne conviennent point. La chose est nouvelle, il faut donc tâcher de la définir, puisque je ne peux la nommer.

Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres : ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine ; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas ; il les touche et ne les sent point ; il n'existe qu'en lui-même et

tend point qu'on la joue. Le plus léger reproche la blesse, la moindre vérité piquante l'effarouche ; et il faut qu'on loue depuis les formes de son langage jusqu'à ses plus solides vertus. P96

En Europe, presque tous les désordres de la société prennent naissance autour

au sortir des agitations du monde politique, l'Américain rentre au sein de sa famille, il y rencontre aussitôt l'image de l'ordre et de la paix. Là, tous ses plaisirs sont simples et naturels, ses joies innocentes et tranquilles ; et comme il arrive au bonheur par la régularité de la vie, il s'habitue sans

L'Amérique d'aujourd'hui reste assez semblable à celle qu'avait décrite Tocqueville : la passion de l'égalité des conditions n'y est nullement éteinte, même si elle s'accommode d'une grande disparité entre les revenus et les fortunes : l'individualisme continue d'y coexister avec une forte pression conformiste de l'opinion publique ; et le règne de la majorité reste contrebalancé par une importance politique du juge sans équivalent en Europe. P7 (Préface de Philippe Raynaud)

Là où en France, la cause de la liberté politique semble opposée à celle de la religion, l'Amérique a réussi à combiner l'« esprit de liberté » et l'« esprit de religion ». P14 (Préface)

La domination de la majorité se traduit ainsi par un despotisme de type nouveau, dans lequel le pouvoir est d'autant plus puissant qu'il n'est pas situé dans un individu ou dans un groupe social : elle « immatérialise » le despotisme, et elle met « l'esprit de cour à la portée du plus grand nombre » en multipliant les flatteurs. P18 (Préface)

L'égalité, en effet, a pour effet de ruiner la légitimité des autorités traditionnelles, et cette évolution, qui favorise du même coup les pensées différentes de celles de la masse, ce qui explique pourquoi, faute de pouvoir penser par lui-même sur tous les sujets, l'individu démocratique s'en remet le plus souvent à l'« opinion publique » pour penser à sa place. P19 (Préface)

Cela ne signifie nullement que, dans les démocraties, les rapports entre les classes soient toujours plus aisés ou plus chaleureux : l'incertitude sur les statuts pousse au contraire les puissants à marquer artificiellement leur distance avec leurs inférieurs là où, au contraire, la stabilité des rapports de dépendance favorisait une certaine familiarité et des attachements réels dont témoigne largement la comédie, de Plaute à Molière. P23 (Préface)

L'individualisme ne se confond pas avec l'« égoïsme », qui est de tous les temps : c'est un « sentiment réfléchi et paisible » qui naît d'un « jugement erroné » produit par l'expérience démocratique et qui conduit les citoyens à se désintéresser des affaires publiques et à se retirer dans leur sphère privée. P26 (Préface)

Lorsqu'on parcourt les pages de notre

histoire, on ne rencontre pour ainsi dire pas de grands événements qui depuis sept cents ans n'aient tourné au profit de l'égalité. Les croisades et les guerres des Anglais déciment les nobles et divisent leurs terres ; l'institution des communes introduit la liberté démocratique au sein de la monarchie féodale ; la découverte des armes à feu égalise le vilain

rique, qui se découvre, présente à la fortune mille routes nouvelles, et livre à l'obscur aventurier les richesses et le pouvoir. P36

Mais je pense que la centralisation administrative n'est propre qu'à énerver les peuples qui s'y soumettent, parce qu'elle tend sans cesse à diminuer parmi eux l'esprit de cité. P64

256

DE LA DÉMOCRATIE EN AMÉRIQUE II

pour lui seul, et, s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie.

Au-dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril ; mais il ne cherche, au contraire, qu'à les fixer irrévocablement dans l'enfance ; il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir. Il travaille volontiers à leur bonheur ; mais il veut en être l'unique agent et le seul arbitre ; il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leurs successions, divise leurs héritages ; que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre ?

C'est ainsi que tous les jours il rend moins utile et plus rare l'emploi du libre arbitre ; qu'il renferme l'action de la volonté dans un plus petit espace, et dérobe peu à peu chaque citoyen jusqu'à l'usage de lui-même. L'égalité a préparé les hommes à toutes ces choses : elle les a disposés à les souffrir et souvent même à les regarder comme un bienfait.

Après avoir pris ainsi tour à tour dans ses puissantes mains chaque individu, et l'avoir pétri à sa guise, le souverain étend ses bras sur la société tout entière ; il en couvre la surface d'un réseau de petites règles compliquées, minutieuses et uniformes, à travers lesquelles les esprits les plus originaux et les âmes les plus vigoureuses ne sauraient se faire jour pour dépasser la foule ; il ne brise pas les volontés, mais il les amollit, les plie et les dirige ; il force rarement d'agir, mais il s'oppose sans cesse à ce qu'on agisse ; il ne détruit point, il empêche de naître ; il ne tyrannise point, il gêne, il comprime, il énerve, il éteint, il hébète, et il réduit enfin chaque nation à n'être plus qu'un troupeau d'animaux timides et industriels, dont le gouvernement est le berger.

et le noble sur les champs de bataille ; l'imprimerie offre d'égaux ressources à leur intelligence ; la poste vient déposer la lumière sur le seuil de la cabane du pauvre comme à la porte des palais ; le protestantisme soutient que tous les hommes sont également en état de trouver le chemin du ciel. L'Amé-

En Amérique, tant que la majorité est douteuse, on parle ; mais dès qu'elle s'est irrévocablement prononcée, chacun se tait, et amis comme ennemis semblent alors s'attacher de concert à son char. P94

Chez les nations les plus fières de l'ancien monde, on a publié des ouvrages destinés à peindre fidèlement les vices et les ridicules des contemporains ; La Bruyère habitait le palais de Louis XIV quand il composa son chapitre sur les grands, et Molière critiquait la cour dans des pièces qu'il faisait représenter devant les courtisans. Mais la puissance qui domine aux Etats-Unis n'en-

du foyer domestique et non loin de la couche nuptiale. C'est là que les hommes conçoivent le mépris des liens naturels et des plaisirs permis, le goût du désordre, l'inquiétude du cœur, l'instabilité des désirs. Agité par les passions tumultueuses qui ont souvent troublé sa propre demeure, l'Européen ne se soumet qu'avec peine aux pouvoirs législateurs de l'Etat. Lorsque,

peine à régler ses opinions aussi bien que ses goûts. P106

Ainsi donc, en même temps que la loi permet au peuple américain de tout faire, la religion l'empêche de tout concevoir et lui défend de tout oser. P108

Il en est d'autres qui voient dans la république un état permanent et tranquille, un but nécessaire vers lequel les idées et les mœurs entraînent chaque jour les sociétés modernes, et qui voudraient sincèrement préparer les hommes à être libres. Quand ceux-là attaquent les croyances religieuses, ils suivent leurs passions et non leurs intérêts. C'est le despotisme qui peut se passer de la foi, mais non la liberté. P109

Que faire d'un peuple maître de lui-même, s'il n'est pas soumis à Dieu ? P110

Les hommes ont en général besoin de grands et constants efforts pour créer des maux durables ; mais il est un mal qui pénètre dans le monde furtivement : d'abord on l'aperçoit à peine au milieu des abus ordinaires du pouvoir ; il commence avec un individu dont l'histoire ne conserve pas le nom ; on le dépose comme un germe maudit sur quelque point du sol ; il se nourrit ensuite de lui-même, s'étend sans effort, et croît naturellement avec la société qui l'a reçu : ce mal est l'esclavage. P129

Ce n'est pas dans l'intérêt des nègres, mais dans celui des blancs, qu'on détruit l'esclavage aux Etats-Unis. [...] Les provinces qui ne possédaient pour ainsi dire point d'esclaves croissaient en population, en richesse et en bien-être, plus rapidement que celles qui en avaient. P133-134

Sur la rive gauche de l'Ohio, le travail se confond avec l'idée de l'esclavage ; sur la rive droite, avec celle du bien-être et des progrès ; là il est dégradé, ici on l'honore ; sur la rive gauche du fleuve, on ne peut trouver d'ouvriers appartenant à la race blanche, ils craindraient de ressembler à des esclaves ; il faut s'en rapporter aux soins des nègres ; sur la rive droite on chercherait en vain un oisif : le blanc étend à tous les travaux son activité et son intelligence. P136

VI - QUELLE ESPÈCE DE DESPOTISME...

257

J'ai toujours cru que cette sorte de servitude, réglée, douce et paisible, dont je viens de faire le tableau, pourrait se combiner mieux qu'on ne l'imagine avec quelques-unes des formes extérieures de la liberté, et qu'il ne lui serait pas impossible de s'établir à l'ombre même de la souveraineté du peuple.

Nos contemporains sont incessamment travaillés par deux passions ennemies : ils sentent le besoin d'être conduits et l'envie de rester libres. Ne pouvant détruire ni l'un ni l'autre de ces instincts contraires, ils s'efforcent de les satisfaire à la fois tous les deux. Ils imaginent un pouvoir unique, tutélaire, tout-puissant, mais élu par les citoyens. Ils combinent la centralisation et la souveraineté du peuple. Cela leur donne quelque relâche. Ils se consolent d'être en tutelle, en songeant qu'il ont eux-mêmes choisi leurs tuteurs. Chaque individu souffre qu'on l'attache, parce qu'il voit que ce n'est pas un homme ni une classe, mais le peuple lui-même, qui tient le bout de la chaîne.

Dans ce système, les citoyens sortent un moment de la dépendance pour indiquer leur maître, et y rentrent.

Il y a, de nos jours, beaucoup de gens qui s'accommodent très aisément de cette espèce de compromis entre le despotisme administratif et la souveraineté du peuple, et qui pensent avoir assez garanti la liberté des individus, quand c'est au pouvoir national qu'ils la livrent. Cela ne me suffit point. La nature du maître m'importe bien moins que l'obéissance.

Je ne nierai pas cependant qu'une constitution semblable ne soit infiniment préférable à celle qui, après avoir concentré tous les pouvoirs, les déposerait dans les mains d'un homme ou d'un corps irresponsable. De toutes les différentes formes que le despotisme démocratique pourrait prendre, celle-ci serait assurément la pire.

Lorsque le souverain est électif ou surveillé de près par une législature réellement élective et indépendante, l'oppression qu'il fait subir aux individus est quelquefois plus grande ; mais elle est toujours moins dégradante

tend point qu'on la joue. Le plus léger reproche la blesse, la moindre vérité piquante l'effarouche ; et il faut qu'on loue depuis les formes de son langage jusqu'à ses plus solides vertus. P96

En Europe, presque tous les désordres de la société prennent naissance autour

au sortir des agitations du monde politique, l'Américain rentre au sein de sa famille, il y rencontre aussitôt l'image de l'ordre et de la paix. Là, tous ses plaisirs sont simples et naturels, ses joies innocentes et tranquilles ; et comme il arrive au bonheur par la régularité de la vie, il s'habitue sans

L'Amérique d'aujourd'hui reste assez semblable à celle qu'avait décrite Tocqueville : la passion de l'égalité des conditions n'y est nullement éteinte, même si elle s'accommode d'une grande disparité entre les revenus et les fortunes : l'individualisme continue d'y coexister avec une forte pression conformiste de l'opinion publique ; et le règne de la majorité reste contrebalancé par une importance politique du juge sans équivalent en Europe. P7 (Préface de Philippe Raynaud)

Là où en France, la cause de la liberté politique semble opposée à celle de la religion, l'Amérique a réussi à combiner l'esprit de liberté et l'esprit de religion ». P14 (Préface)

La domination de la majorité se traduit ainsi par un despotisme de type nouveau, dans lequel le pouvoir est d'autant plus puissant qu'il n'est pas situé dans un individu ou dans un groupe social : elle « immatérialise » le despotisme, et elle met « l'esprit de cour à la portée du plus grand nombre » en multipliant les flatteurs. P18 (Préface)

L'égalité, en effet, a pour effet de ruiner la légitimité des autorités traditionnelles, et cette évolution, qui favorise du même coup les pensées différentes de celles de la masse, ce qui explique pourquoi, faute de pouvoir penser par lui-même sur tous les sujets, l'individu démocratique s'en remet le plus souvent à l'opinion publique » pour penser à sa place. P19 (Préface)

Cela ne signifie nullement que, dans les démocraties, les rapports entre les classes soient toujours plus aisés ou plus chaleureux : l'incertitude sur les statuts pousse au contraire les puissants à marquer artificiellement leur distance avec leurs inférieurs là où, au contraire, la stabilité des rapports de dépendance favorisait une certaine familiarité et des attachements réels dont témoigne largement la comédie, de Plaute à Molière. P23 (Préface)

L'individualisme ne se confond pas avec l'égoïsme », qui est de tous les temps : c'est un « sentiment réfléchi et paisible » qui naît d'un « jugement erroné » produit par l'expérience démocratique et qui conduit les citoyens à se désintéresser des affaires publiques et à se retirer dans leur sphère privée. P26 (Préface)

Lorsqu'on parcourt les pages de notre

histoire, on ne rencontre pour ainsi dire pas de grands événements qui depuis sept cents ans n'aient tourné au profit de l'égalité. Les croisades et les guerres des Anglais déciment les nobles et divisent leurs terres ; l'institution des communes introduit la liberté démocratique au sein de la monarchie féodale ; la découverte des armes à feu égalise le vilain

rique, qui se découvre, présente à la fortune mille routes nouvelles, et livre à l'obscur aventurier les richesses et le pouvoir. P36

Mais je pense que la centralisation administrative n'est propre qu'à énerver les peuples qui s'y soumettent, parce qu'elle tend sans cesse à diminuer parmi eux l'esprit de cité. P64

parce que chaque citoyen, alors qu'on le gêne et qu'on le réduit à l'impuissance, peut encore se figurer qu'en obéissant il ne se soumet qu'à lui-même, et que c'est à l'une de ses volontés qu'il sacrifie toutes les autres.

Je comprends également que, quand le souverain représente la nation et dépend d'elle, les forces et les droits qu'on enlève à chaque citoyen ne servent pas seulement au chef de l'État, mais profitent à l'État lui-même, et que les particuliers retirent quelque fruit du sacrifice qu'ils ont fait au public de leur indépendance.

Créer une représentation nationale dans un pays très centralisé, c'est donc diminuer le mal que l'extrême centralisation peut produire, mais ce n'est pas le détruire.

Je vois bien que, de cette manière, on conserve l'intervention individuelle dans les plus importantes affaires, mais on ne la supprime pas moins dans les petites et les particulières. L'on oublie que c'est surtout dans le détail qu'il est dangereux d'asservir les hommes. Je serais, pour ma part, porté à croire la liberté moins nécessaire dans les grandes choses que dans les moindres, si je pensais qu'on pût jamais être assuré de l'une sans posséder l'autre.

La sujétion dans les petites affaires se manifeste tous les jours et se fait sentir indistinctement à tous les citoyens. Elle ne les désespère point ; mais elle les contrarie sans cesse et elle les porte à renoncer à l'usage de leur volonté. Elle éteint peu à peu leur esprit et énerve leur âme, tandis que l'obéissance, qui n'est due que dans un petit nombre de circonstances très graves, mais très rares, ne montre la servitude que de loin en loin et ne la fait peser que sur certains hommes. En vain chargerez-vous ces mêmes citoyens, que vous avez rendus si dépendants du pouvoir central, de choisir de temps à autre les représentants de ce pouvoir ; cet usage si important, mais si court et si rare, de leur libre arbitre, n'empêchera pas qu'ils ne perdent peu à peu la faculté de penser, de sentir et d'agir par eux-mêmes, et qu'ils ne tombent ainsi graduellement au-dessous du niveau de l'humanité.

et le noble sur le champ de bataille ; l'imprimerie offre d'égales ressources à leur intelligence ; la poste vient déposer la lumière sur le seuil de la cabane du pauvre comme à la porte des palais ; le protestantisme soutient que tous les hommes sont également en état de trouver le chemin du ciel. L'Amé-

En Amérique, tant que la majorité est douteuse, on parle ; mais dès qu'elle s'est irrévocablement prononcée, chacun se tait, et amis comme ennemis semblent alors s'attacher de concert à son char. P94

Chez les nations les plus fières de l'ancien monde, on a publié des ouvrages destinés à peindre fidèlement les vices et les ridicules des contemporains ; La Bruyère habitait le palais de Louis XIV quand il composa son chapitre sur les grands, et Molière critiquait la cour dans des pièces qu'il faisait représenter devant les courtisans. Mais la puissance qui domine aux États-Unis n'en-

du foyer domestique et non loin de la couche nuptiale. C'est là que les hommes conçoivent le mépris des liens naturels et des plaisirs permis, le goût du désordre, l'inquiétude du cœur, l'instabilité des désirs. Agité par les passions tumultueuses qui ont souvent troublé sa propre demeure, l'Européen ne se soumet qu'avec peine aux pouvoirs législateurs de l'État. Lorsque,

peine à régler ses opinions aussi bien que ses goûts. P106

Ainsi donc, en même temps que la loi permet au peuple américain de tout faire, la religion l'empêche de tout concevoir et lui défend de tout oser. P108

Il en est d'autres qui voient dans la république un état permanent et tranquille, un but nécessaire vers lequel les idées et les mœurs entraînent chaque jour les sociétés modernes, et qui voudraient sincèrement préparer les hommes à être libres. Quand ceux-là attaquent les croyances religieuses, ils suivent leurs passions et non leurs intérêts. C'est le despotisme qui peut se passer de la foi, mais non la liberté. P109

Que faire d'un peuple maître de lui-même, s'il n'est pas soumis à Dieu ? P110

Les hommes ont en général besoin de grands et constants efforts pour créer des maux durables ; mais il est un mal qui pénètre dans le monde furtivement : d'abord on l'aperçoit à peine au milieu des abus ordinaires du pouvoir ; il commence avec un individu dont l'histoire ne conserve pas le nom ; on le dépose comme un germe maudit sur quelque point du sol ; il se nourrit ensuite de lui-même, s'étend sans effort, et croît naturellement avec la société qui l'a reçu : ce mal est l'esclavage. P129

Ce n'est pas dans l'intérêt des nègres, mais dans celui des blancs, qu'on détruit l'esclavage aux États-Unis. [...] Les provinces qui ne possédaient pour ainsi dire point d'esclaves croissaient en population, en richesse et en bien-être, plus rapidement que celles qui en avaient. P133-134

Sur la rive gauche de l'Ohio, le travail se confond avec l'idée de l'esclavage ; sur la rive droite, avec celle du bien-être et des progrès ; là il est dégradé, ici on l'honore ; sur la rive gauche du fleuve, on ne peut trouver d'ouvriers appartenant à la race blanche, ils craindraient de ressembler à des esclaves ; il faut s'en rapporter aux soins des nègres ; sur la rive droite on chercherait en vain un oisif : le blanc étend à tous les travaux son activité et son intelligence. P136

J'ajoute qu'ils deviendront bientôt incapables d'exercer le grand et unique privilège qui leur reste. Les peuples démocratiques qui ont introduit la liberté dans la sphère politique, en même temps qu'ils accroissaient le despotisme dans la sphère administrative, ont été conduits à des singularités bien étranges. Faut-il mener les petites affaires où le simple bon sens peut suffire, ils estiment que les citoyens en sont incapables ; s'agit-il du gouvernement de tout l'État, ils confient à ces citoyens d'immenses prérogatives ; ils en font alternativement les jouets du souverain et ses maîtres, plus que des rois et moins que des hommes. Après avoir épuisé tous les différents systèmes d'élection, sans en trouver un qui leur convienne, ils s'étonnent et cherchent encore ; comme si le mal qu'ils remarquent ne tenait pas à la constitution du pays bien plus qu'à celle du corps électoral.

Il est, en effet, difficile de concevoir comment des hommes qui ont entièrement renoncé à l'habitude de se diriger eux-mêmes pourraient réussir à bien choisir ceux qui doivent les conduire ; et l'on ne fera point croire qu'un gouvernement libéral, énergique et sage, puisse jamais sortir des suffrages d'un peuple de serviteurs.

Une Constitution qui serait républicaine par la tête, et ultra-monarchique dans toutes les autres parties, m'a toujours semblé un monstre éphémère. Les vices des gouvernants et l'imbécillité des gouvernés ne tarderaient pas à en amener la ruine ; et le peuple, fatigué de ses représentants et de lui-même, créerait des institutions plus libres, ou retournerait bientôt s'étendre aux pieds d'un seul maître<sup>2</sup>.

NOTES

1. Je me suis souvent demandé ce qui arriverait si, au milieu de la mollesse des mœurs démocratiques et par suite de l'esprit inquiet de l'armée, il se fondait jamais, chez quelques-unes des nations de nos jours, un gouvernement militaire.

tend point qu'on la joue. Le plus léger reproche la blesse, la moindre vérité piquante l'effarouche ; et il faut qu'on loue depuis les formes de son langage jusqu'à ses plus solides vertus. P96

En Europe, presque tous les désordres de la société prennent naissance autour

au sortir des agitations du monde politique, l'Américain rentre au sein de sa famille, il y rencontre aussitôt l'image de l'ordre et de la paix. Là, tous ses plaisirs sont simples et naturels, ses joies innocentes et tranquilles ; et comme il arrive au bonheur par la régularité de la vie, il s'habitue sans

L'Amérique d'aujourd'hui reste assez semblable à celle qu'avait décrite Tocqueville : la passion de l'égalité des conditions n'y est nullement éteinte, même si elle s'accommode d'une grande disparité entre les revenus et les fortunes : l'individualisme continue d'y coexister avec une forte pression conformiste de l'opinion publique ; et le règne de la majorité reste contrebalancé par une importance politique du juge sans équivalent en Europe. P7 (Préface de Philippe Raynaud)

Là où en France, la cause de la liberté politique semble opposée à celle de la religion, l'Amérique a réussi à combiner l'« esprit de liberté » et l'« esprit de religion ». P14 (Préface)

La domination de la majorité se traduit ainsi par un despotisme de type nouveau, dans lequel le pouvoir est d'autant plus puissant qu'il n'est pas situé dans un individu ou dans un groupe social : elle « immatérilise » le despotisme, et elle met « l'esprit de cour à la portée du plus grand nombre » en multipliant les flatteurs. P18 (Préface)

L'égalité, en effet, a pour effet de ruiner la légitimité des autorités traditionnelles, et cette évolution, qui favorise du même coup les pensées différentes de celles de la masse, ce qui explique pourquoi, faute de pouvoir penser par lui-même sur tous les sujets, l'individu démocratique s'en remet le plus souvent à l'« opinion publique » pour penser à sa place. P19 (Préface)

Cela ne signifie nullement que, dans les démocraties, les rapports entre les classes soient toujours plus aisés ou plus chaleureux : l'incertitude sur les statuts pousse au contraire les puissants à marquer artificiellement leur distance avec leurs inférieurs là où, au contraire, la stabilité des rapports de dépendance favorisait une certaine familiarité et des attachements réels dont témoigne largement la comédie, de Plaute à Molière. P23 (Préface)

L'individualisme ne se confond pas avec l'« égoïsme », qui est de tous les temps : c'est un « sentiment réfléchi et paisible » qui naît d'un « jugement erroné » produit par l'expérience démocratique et qui conduit les citoyens à se désintéresser des affaires publiques et à se retirer dans leur sphère privée. P26 (Préface)

Lorsqu'on parcourt les pages de notre

histoire, on ne rencontre pour ainsi dire pas de grands événements qui depuis sept cents ans n'aient tourné au profit de l'égalité.

Les croisades et les guerres des Anglais déciment les nobles et divisent leurs terres ; l'institution des communes introduit la liberté démocratique au sein de la monarchie féodale ; la découverte des armes à feu égalise le vilain

rique, qui se découvre, présente à la fortune mille routes nouvelles, et livre à l'obscur aventurier les richesses et le pouvoir. P36

Mais je pense que la centralisation administrative n'est propre qu'à énerver les peuples qui s'y soumettent, parce qu'elle tend sans cesse à diminuer parmi eux l'esprit de cité. P64

152

et le noble sur le champ de bataille ; l'imprimerie offre d'égales ressources à leur intelligence ; la poste vient déposer la lumière sur le seuil de la cabane du pauvre comme à la porte des palais ; le protestantisme soutient que tous les hommes sont également en état de trouver le chemin du ciel. L'Amé-

En Amérique, tant que la majorité est douteuse, on parle ; mais dès qu'elle s'est irrévocablement prononcée, chacun se tait, et amis comme ennemis semblent alors s'attacher de concert à son char. P94

Chez les nations les plus fières de l'ancien monde, on a publié des ouvrages destinés à peindre fidèlement les vices et les ridicules des contemporains ; La Bruyère habitait le palais de Louis XIV quand il composa son chapitre sur les grands, et Molière critiquait la cour dans des pièces qu'il faisait représenter devant les courtisans. Mais la puissance qui domine aux Etats-Unis n'en-

du foyer domestique et non loin de la couche nuptiale. C'est là que les hommes conçoivent le mépris des liens naturels et des plaisirs permis, le goût du désordre, l'inquiétude du cœur, l'instabilité des désirs. Agité par les passions tumultueuses qui ont souvent troublé sa propre demeure, l'Européen ne se soumet qu'avec peine aux pouvoirs législateurs de l'Etat. Lorsque,

peine à régler ses opinions aussi bien que ses goûts. P106

Ainsi donc, en même temps que la loi permet au peuple américain de tout faire, la religion l'empêche de tout concevoir et lui défend de tout oser. P108

Il en est d'autres qui voient dans la république un état permanent et tranquille, un but nécessaire vers lequel les idées et les mœurs entraînent chaque jour les sociétés modernes, et qui voudraient sincèrement préparer les hommes à être libres. Quand ceux-là attaquent les croyances religieuses, ils suivent leurs passions et non leurs intérêts. C'est le despotisme qui peut se passer de la foi, mais non la liberté. P109

Que faire d'un peuple maître de lui-même, s'il n'est pas soumis à Dieu ? P110

Les hommes ont en général besoin de grands et constants efforts pour créer des maux durables ; mais il est un mal qui pénètre dans le monde furtivement : d'abord on l'aperçoit à peine au milieu des abus ordinaires du pouvoir ; il commence avec un individu dont l'histoire ne conserve pas le nom ; on le dépose comme un germe maudit sur quelque point du sol ; il se nourrit ensuite de lui-même, s'étend sans effort, et croît naturellement avec la société qui l'a reçu : ce mal est l'esclavage. P129

Ce n'est pas dans l'intérêt des nègres, mais dans celui des blancs, qu'on détruit l'esclavage aux Etats-Unis. [...] Les provinces qui ne possédaient pour ainsi dire point d'esclaves croissaient en population, en richesse et en bien-être, plus rapidement que celles qui en avaient. P133-134

Sur la rive gauche de l'Ohio, le travail se confond avec l'idée de l'esclavage ; sur la rive droite, avec celle du bien-être et des progrès ; là il est dégradé, ici on l'honore ; sur la rive gauche du fleuve, on ne peut trouver d'ouvriers appartenant à la race blanche, ils craindraient de ressembler à des esclaves ; il faut s'en rapporter aux soins des nègres ; sur la rive droite on chercherait en vain un oisif : le blanc étend à tous les travaux son activité et son intelligence. P136

tend point qu'on la joue. Le plus léger reproche la blesse, la moindre vérité piquante l'effarouche ; et il faut qu'on loue depuis les formes de son langage jusqu'à ses plus solides vertus. P96

En Europe, presque tous les désordres de la société prennent naissance autour

au sortir des agitations du monde politique, l'Américain rentre au sein de sa famille, il y rencontre aussitôt l'image de l'ordre et de la paix. Là, tous ses plaisirs sont simples et naturels, ses joies innocentes et tranquilles ; et comme il arrive au bonheur par la régularité de la vie, il s'habitue sans



Retrouvez tous les numéros Fotocopias au format Pdf sur [revuefotocopias.com](http://revuefotocopias.com).  
Téléchargeables gratuitement et imprimés sur commande.  
Tous les numéros sont conçus entièrement par Clélia Guy.